

42e Année. N° 8. 1er Août 1899.

DOUZE ADHÉSIONS A L'EXISTENCE DE L'AU-DELA

A l'heure même, où des journaux mal renseignés, guidés par un objectif misérable et méprisable, clamaient à tous les vents la défection spirite d'un illustre astronome, en interprétant faussement ses articles des *Annales politiques et littéraires* (surtout celui du 7 mai 1899), nous enregistrions douze définitives et importantes adhésions au spiritisme ou spiritualisme moderne.

Ces douze adhésions sont précieuses, par la notoriété de ceux qui les donnent et, surtout, par la compétence de ces savants investigateurs qui, à l'aide de recherches longues et suivies, sont arrivés avec une sage lenteur à posséder une conviction irrésistible.

Vu sa sincérité, M. Camille Flammarion qui, au fond, sait plus de choses qu'il ne veut l'avouer, quant à la survie, sera comme nous enchanté de ces nouvelles adhésions.

Tous les collaborateurs d'Allan Kardec en seront heureux.

Comme simple réponse et pour arrêter les élans de joie des rédacteurs affolés de la *Libre Parole*, du *Journal* et *tutti quanti*, nous signalons la profession de foi courageuse et retentissante que publient dans les grands

journaux américains les membres savants de la *Psychological research Society*.

Cette société fut instituée, tant en Angleterre qu'en Amérique, pour l'examen des phénomènes spiritualistes, à l'instigation de deux de ses membres les plus actifs : le professeur James H. Hyslop, pour l'Amérique, et le professeur Richard Hogdson, pour l'Angleterre.

On sait que, depuis de longues années, cette société, uniquement composée de savants spécialement versés dans les études philosophiques, psychologiques et mentales, s'était proposée d'examiner, avec la plus entière rigueur, les faits spirites, et d'en faire justice s'il y avait lieu.

La plupart de ses membres étaient des sceptiques endurcis ; ils se proposaient ouvertement, de démasquer la fraude des médiums.

Voici le résultat auquel vient d'aboutir leurs longues, patientes et savantes recherches, publié dans un supplément spécial de cette année du *New-York journal and Advertiser*.

La conviction s'est faite par Mme Piper, le médium déjà célèbre des esprits « Phinuit » et « Georges Pelham ».

La Commission était ainsi composée :

MEMBRES DE LA COMMISSION

Président : **Charles William Eliot**, président de l'Université d'Harward.

Membres : **Charles Eliot Norton**, professeur d'art et de littérature au collège d'Harward.

Professeurs : **William James**, professeur de psychologie au collège d'Harward.

— **Nathaniel S. Shaler.**

— **Herbert Nichols.**

— **John Trowbridge.**

— **William R. Newbold**, professeur de psychologie et de philosophie à l'Université de Pensylvanie.

— **Olivier Lodge**, F. R. S. au collège de Cambridge (Angleterre).

— **Oscar Browning.**

— James **H. Hyslop**, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia.

— **Richard Hogdson**, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Docteur : **S. Weir Mitchell.**

— **William Dean Howell.**

Malgré le grand intérêt qui s'attache aux récits faits par Richard Hodgson, Olivier Lodge, William James, Minot Savage, etc., nous nous bornerons,

pour aujourd'hui, à donner les appréciations des professeurs James Hyslop et R. Hogdson.

Opinion du Professeur J. Hyslop

« Dans un an, j'espère pouvoir démontrer au monde, par des preuves irréfutables, qu'il y a une autre vie au-delà de celle-ci.

« Aujourd'hui, je dois me contenter de dire qu'il n'y a pas un iota d'évidence, de l'immortalité, dans toute autre méthode que celle des recherches psychiques. (On sait que cela signifie le spiritisme) (N. du trad.).

« Et quand je parle d'immortalité, j'entends la survivance de la personnalité, la continuation de la conscience, au-delà de la vie du corps.

« *Je crois être en possession de faits irréfutables, qui démontrent l'immortalité.*

« J'ai vu des phénomènes supranormaux authentiques, inexplicables par la fraude, par l'illusion ou par la suggestion, et dont la signification sera comprise par tout homme de science.

Je ne suis pas prêt, maintenant, à présenter mes preuves, mais dans un an, j'espère avoir complété mes expériences et mes recherches ; alors je pourrai prouver, d'une façon satisfaisante, ce qui n'a jamais été démontré : l'immortalité de l'âme. »

Opinion du Professeur R. Hodgson

« Le monde est à la veille de grands événements. Dans deux ans, peut-être avant, par l'intermédiaire de la plus remarquable femme qui ait paru depuis des siècles, j'apporterai au monde entier une nouvelle interprétation des lois de l'humanité, de cette grande religion universelle primitive, à laquelle aucun dogme, aucune secte actuelle ne peut s'opposer.

« Ce sera une nouvelle révélation, une nouvelle foi. Tout sera éclairci pour l'humanité qui souffre, torturée de doutes et vacillant de ci et de là.

Les vieilles vérités, toujours nouvelles, sont redites et crues.

Quand le professeur Hyslop déclare qu'il a conversé avec les esprits de ceux qui sont morts depuis longtemps, il n'a énoncé qu'*un fait pur et simple.* »

Interview de R. Hodgson

Un représentant de journal a eu une entrevue avec le professeur Richard Hodgson, le représentant américain de la Société anglaise de recherches psychiques ; cette entrevue eut lieu dans le local de la Société, Boylston place, n° 5, à Boston.

« Pendant une période de douze ans, dit le professeur Hodgson, j'ai eu, par la médiumnité de Mme Piper, des communications avec les esprits de

ceux qui sont morts depuis quelque temps. Au début, et à vrai dire, pendant les premières années, je ne croyais absolument pas au pouvoir de Mme Piper.

« Je n'avais qu'un but ; découvrir la fraude et la supercherie.

« J'étais assidu aux réunions de Mme Blavatsky, toujours mêlé à la foule qui l'entourait.

« Pour être franc, j'allais chez Mme Piper, avec le professeur James, dans le but de la démasquer, il y a de cela douze ans.

« Aujourd'hui, je suis prêt à dire que je crois à la possibilité de recevoir des messages de ce qu'on se plaît à appeler le pays des Esprits.

« J'entrai dans cette maison, profondément matérialiste, ne croyant pas à l'existence après la mort et aujourd'hui, je dis simplement : *je crois*.

« La démonstration m'a été faite, de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute.

« Aujourd'hui, ce sont des centaines de personnes qui attendent sans cesse l'occasion d'avoir une séance de Mme Piper ; cela dépasse notre désir, et la possibilité d'y satisfaire.

« L'influence qui la dirige maintenant avait donné avis, qu'à l'avenir, son action s'exercerait de manière à diminuer la distance qui sépare les deux mondes, celui d'avant et celui d'après la mort; le changement s'est produit au mois de janvier 1897.

« Les premiers guides, *Phinuit*, *Pelham* et autres, sont en réalité sortis du cercle d'influence de Mme Piper, et leurs places ont été prises par deux individualités particulières, qui dirigent actuellement les communications qu'elle reçoit. Nous connaissons la première, qui agit par la voix, sous le nom de *Imperator* ; et la seconde, qui agit par l'écriture, est connue sous le nom de *Rector*.

« J'ai reçu du premier, des communications innombrables, spécialement sur les relations qui existent entre l'homme et l'Infini ; elles sont d'une portée si troublante, que je suis tout tremblant des possibilités sans nombre qu'elles nous dévoilent. »

Qu'ajouterions-nous à de telles paroles, prononcées par un savant, un professeur de psychologie, qui déclare avoir étudié pendant douze ans, dans le but de dévoiler la fraude et de démasquer les médiums, et qui, après avoir fait profession de matérialisme déterminé, et ayant plus que personne qualité pour trancher la question, répond, les mains pleines de preuves, à ceux qui ne croient plus sans motif sérieux, ces simples mots : « JE CROIS ».

Exactement comme Allan Kardec, comme Sir Russell Wallace et William Crookes.

G. BÉRA.

Nota. — Le volume, *la Genèse selon le spiritisme*, est une œuvre personnelle d'Allan Kardec qui, dans 475 pages, a magnifiquement synthétisé, en 1869, les connaissances spirites de cette époque ; M. Flammarion, qu'on a mis en jeu dans la presse habituée à mentir, n'a jamais émis la prétention que cette œuvre lui soit due, ni qu'elle provienne des esprits.

Les fervents catholiques qui thésaurisent à l'aide de publications spirites, pour déclarer que le démon seul se communique calomnient, car il en reste toujours quelque chose ; trente pages d'un médium ne sont pas *la Genèse*. Un ancien médium, se fut-il rétracté cent fois, et bien d'autres avec lui, n'empêcheront pas le fait brutal de communication effective entre les vivants et les morts ; tout au plus, les affirmations personnelles n'engagent-elles que celui qui les publie sous sa responsabilité.

Depuis 1855, chaque année, le spiritisme est porté officiellement dans la tombe dont il ressuscite, cet éternel, pour enterrer méthodiquement ses contradicteurs.

En somme, beaucoup de bruits pour rien.

P. G. LEYMARIE.

FLAMMARION ET LE SPIRITISME

Le Figaro, du 10 *juillet* 1899 : Depuis quelques jours tous les journaux annonçaient que M. Camille Flammarion, l'astronome bien connu, avait déclaré dans une lettre que, si jusqu'à ce jour il avait été un fervent adepte du spiritisme et des doctrines d'Allan Kardec, il reconnaissait actuellemont son erreur et se séparait complètement de ses nombreux amis spirites.

Connaissant M. Camille Flammarion depuis de longues années, j'ai voulu savoir quelles étaient les causes qui avaient pu amener si brusquement, chez ce savant distingué, une semblable détermination.

Je me suis donc rendu à Juvisy, où il se trouve en ce moment.

M. C. Flammarion me reçoit dans son cabinet de travail, dont les tables sont encombrées de documents, de livres, de notes.

— Bonjour, cher maître ; que se passe-t-il donc et pourquoi cette lettre d'abjuration.

— Mais je suis stupéfait du bruit qui se fait depuis quelques jours sur mon nom, je n'ai écrit aucune lettre, et je ne renonce à aucune de mes études.

— Alors, cette prétendue abjuration est fausse ?

— Absolument. J'étudie toujours avec soin tous les phénomènes psychiques et je suis plus convaincu que jamais que nous sommes très ignorants. D'ailleurs, je travaille depuis quelques mois à un volume qui sera bientôt terminé : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*. Je traiterai tout particulièrement dans cet ouvrage des apparitions et des manifestations de mourants. J'ai reçu à ce sujet plus de 4,000 lettres de tous les points du globe, mais

comme je tiens à ne m'appuyer que sur des faits contrôlés par plusieurs personnes, et à ne les traiter que sur des données scientifiques, je suis obligé de veiller avec le plus grand soin afin d'écarter tous les phénomènes pouvant donner prise à la supercherie.

— Puisque vous n'avez écrit aucune lettre, à quoi attribuez-vous ce bruit, dont tous les journaux se sont fait l'écho, que vous renonciez à croire au spiritisme?

— Je n'en sais trop rien, je vous l'avoue. J'ai reçu depuis deux ou trois jours une quantité considérable de lettres de nombreux spirites de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, et si les uns ne veulent pas croire à la nouvelle publiée, les autres me reprochent amèrement ma défection. Il n'y a qu'une réflexion de ma part, publiée à la suite d'un article que j'ai fait paraître dans les *Annales politiques et littéraires*, qui ait pu donner lieu à la supposition faite d'un changement dans mes convictions. Cet article traitait de diverses communications obtenues par Victor Hugo à Jersey. Aux questions posées en vers par le grand poète, l'esprit répondait également en vers d'une beauté et d'une envergure dignes du maître lui-même, qui étaient encore inédits et que j'ai publiés en les commentant.

« Je concluais par deux théories : ou c'était bien un esprit indépendant qui se manifestait, ou le médium se trouvait influencé par le reflet même de la pensée de Victor Hugo, et c'est sur cette dernière supposition que je m'arrêtais.

« Toutefois, j'ai indiqué en même temps, que les deux hypothèses sont soutenables. La meilleure preuve que je n'ai pas renoncé à l'étude de ces phénomènes, c'est que dernièrement j'ai fait venir de Naples la fameuse médium Eusapia, pour étudier chez moi les expériences remarquables du genre de celles de Home, faites par cette femme.

« J'ai pris moi-même des photographies instantanées, par exemple lorsqu'une table se trouve soulevée des quatre pieds à la fois, à quinze ou vingt centimètres du sol. Ces phénomènes ayant lieu chez moi, vous pensez bien que je ne me serais pas prêté à la moindre supercherie et que ce n'est pas au lendemain du jour où j'ai vu de semblables expériences que je renoncerais à ces recherches ; toutefois, je serai toujours très sévère sur les phénomènes spirites qui doivent être soigneusement contrôlés. Il y a là aussi beaucoup de crédules dont je ne partage pas du tout les illusions.

Pendant notre conversation, Mme Camille Flammarion, qui consacre tout son temps à travailler avec son mari, est entrée, et elle aussi a manifesté son étonnement de la campagne faite par les journaux.

— Avant de prendre congé de vous, cher maître, voulez-vous me permettre de vous demander votre avis, cette fois comme astronome, sur cette fameuse prédiction de la fin du monde pour le 13 novembre prochain ! Quel phénomène astral va-t-il donc se produire !

— Rien du tout, ou bien peu de chose, nous répond en riant M. Flamma-

rion : la fin du monde n'est pas près d'arriver. Il y aura tout simplement, dans la nuit du 13 au 14 novembre, une très abondante pluie d'étoiles filantes, phénomène qui se reproduit d'ailleurs tous les trente-trois ans.

— Alors, la fameuse comète dont la queue devait anéantir la Terre !..,

— Il n'y aura pas plus de comète que je n'ai écrit de lettre renonçant à mes recherches psychiques. Mais vous verrez que les journaux en annonceront une tout de même.

« A propos des forces inconnues, ajoute-t-il, il y a là des problèmes importants à étudier, aussi dignes d'attention que tous ceux de l'astronomie, et je continuerai de le faire avec indépendance et loyauté. »

Sur cette affirmation consolante, nous prenons congé du sympathique et aimable savant et de la si gracieuse et charmante Mme Flammarion.

Ed. Bourgès.

N.D.L.R. Nos amis avaient préparé de remarquables articles pour la *Revue Spirite*, quant aux déclarations d'Anti-spiritisme faites par C. Flam. Après ce qui précède, M. Oliver et d'autres personnes pour l'Espagne ; MM. les professeurs Vespasiani et ses F... pour l'Italie ; M. le professeur Metzger pour la Suisse ; M. Lebel et les spirites Belges et Germains ; M. Auzanneau et Mme Claire G. pour Paris ; et nos autres correspondants si profondément surpris par une soi-disant apostasie, comprendront que nous ne puissions imprimer leurs articles dans la *Revue*. Cent pages ne les pourraient contenir. Ils n'auraient plus leur raison d'être.

Nous les remercions vivement, ces bons défenseurs de la cause, et nous comptons toujours sur ces militants pour ne point laisser entamer nos conquêtes dans le champ du spiritualisme moderne.

P. G. L.

MISTRESS PIPER

Dans son livre : *History of modern american spiritualism*, Mme Emma Hardinge s'exprime ainsi :

« En décembre 1847, une famille du nom de Fox, vient demeurer dans le village d'Hydesville. Cette famille était composée du père, M. John D. Fox, de mistress Fox, la mère, et de trois filles, dont les deux plus jeunes, Marguerite et Kate (Catherine) étaient âgées, la première de 15 ans, la seconde de 12 ans...

« Quelques jours après leur installation dans la maison qu'ils avaient achetée à Hydesville, des faits étranges s'y passèrent. Cela commença par des coups frappés qui semblaient généralement venir de la chambre à coucher, ou du cellier situé au-dessous.

« Mme Fox attribua d'abord ces bruits à un cordonnier, son voisin ; mais elle fut forcée de reconnaître que sa propre maison en recelait la cause, quand le mystérieux frappeur se mit à agiter les meubles et à imprimer des mouvements d'oscillation au lit dans lequel dormaient les enfants. Parfois les bruits ressemblaient à des pas sur le parquet, parfois encore les enfants se sentaient touchés par quelque chose d'invisible, semblable à une main froide, ou à un gros chien se frottant contre leur lit.

« En février 1848, les bruits devinrent si distincts et si continus, que le repos de la famille était troublé toutes les nuits. M. et Mme Fox s'épuisèrent en vains efforts pour en découvrir la cause.

« Le vendredi 31 mars, la famille se sépara plus tôt que de coutume, fatiguée des *troubles* de la nuit précédente.

« La mère avait bien recommandé aux enfants de dormir tranquilles et de ne faire aucune attention aux bruits accoutumés. Mais, comme pour narguer cette détermination, les coups frappés retentirent bientôt plus forts et plus obstinés que jamais, rendant tout repos impossible. Les enfants appelèrent et se dressèrent sur leur lit pour écouter. M. et Mme Fox accoururent au bruit, firent jouer pour la centième fois les fenêtres et les portes, afin de s'assurer que le tapage ne venait pas de là ; les coups frappés comme par moquerie imitaient le bruit produit par les volets qu'agitait M. Fox. A la fin, la plus jeune des filles, Kate, qui, dans sa naïve innocence, s'était familiarisée avec l'invisible frappeur, à tel point qu'elle s'amusait beaucoup plus qu'elle ne s'alarmait de sa présence, fit claquer ses doigts et s'écria : — Ici, monsieur Pied-Fourchu, faites comme moi ! — L'effet fut instantané ; M. Pied-Fourchu fit entendre aussitôt les mêmes claquements de doigts, en nombre pareil. L'enfant fit en l'air un certain nombre de mouvements avec ses doigts et son pouce, *mais sans bruit*, et son étonnement joyeux redoubla quand elle entendit frapper un nombre de coups égal à celui des mouvements silencieux qu'elle avait faits...

« — Mère, s'écria-t-elle, écoute ! il voit aussi bien qu'il entend.

« La mère aussi émerveillée que sa fille, dit au frappeur mystérieux : — Compte dix ! Il obéit. — Quel âge a ma fille Marguerite ? — Quel âge a Kati ? — Il fut répondu exactement aux deux questions. — Combien ai-je d'enfants ? — La réponse, cette fois, ne fut pas exacte. Sept coups furent frappés. Mme Fox n'avait que six enfants vivants. Elle répéta sa question à laquelle répondit encore le nombre sept. Soudain elle s'écria : — Combien en ai-je de vivants ? — Six, fut-il répondu. — Combien sont morts ? — Un seul coup fut frappé. A cette nouvelle question : — Etes-vous un homme, vous qui frappez. — Aucune réponse ne fut faite, mais à celle-ci : Etes-vous un esprit ? il fut répondu par des coups nets et rapides. Enfin à cette autre demande : Voudriez-vous frapper, si j'appelais des voisins ? des coups répondent, et elle envoya son mari chercher une dame du voisinage, Mme Redfield, qui, après avoir questionné de la même façon et obtenu des réponses

nombreuses et toujours correctes, s'en fut grandement troublée, appeler d'autres voisins. Pendant presque toute la nuit on procéda aux mêmes expériences, avec le même succès » (1).

Telles sont les premières manifestations, et telle est l'humble origine du formidable mouvement qu'est devenu le spiritualisme moderne. Bientôt, un membre de la Société des Quakers, Isaac Post, eut l'idée « de réciter à haute voix, l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet, en invitant l'esprit à désigner par des rappings, celles qui composaient les mots qu'il voulait faire entendre. L'expérience réussit. La communication sérieuse avec l'invisible, *le spiritual telegraph*, était trouvé. On pouvait, telle fut la croyance immédiate, correspondre avec les esprits des morts. Chose étrange autant qu'inattendue : le phénomène n'avait guère lieu qu'en présence des demoiselles Fox, de Kate surtout, la plus jeune. C'est elle qui servait d'intermédiaire entre les vivants et les soi-disant morts, elle qui était le médium.

Mme Emma Hardinge continue : « Outre les communications destinées à expliquer le phénomène et à faciliter les moyens de correspondance, nombre d'esprits, amenés par des affections de famille ou dans le but d'aider à la constatation du phénomène, venaient réjouir le cœur de leurs amis étonnés, par des témoignages directs et indiscutables de leur présence, proclamant la joyeuse nouvelle qu'ils vivaient toujours, qu'ils aimaient toujours, et annonçant, avec les tendres expressions de l'affection humaine et la sagesse d'êtres placés dans une sphère plus élevée de la vie, qu'ils veillaient sur les bien aimés qui avaient pleuré leur mort, et remplissaient auprès d'eux le gracieux ministère des anges gardiens.

***

Pourquoi rappeler ces faits qui sont connus et archi-connus ? C'est que, dans l'étude d'une question, il est bon, toujours, de remonter si possible jusqu'aux manifestations initiales. On comprend mieux les choses en les prenant à leur origine. Parfois aussi, l'on y trouve la réponse anticipée à des objections qui ne seront soulevées qui beaucoup plus tard. Que deviennent, par exemple, et la conscience subliminale, et la télépathie et l'automatisme devant les faits si simples qui sont le point de départ du spiritisme ? Rien n'y est préparé, rien n'y est voulu. Impossible d'en contester la parfaite spontanéité. Bien loin de les rechercher, on les fuirait plutôt. Les témoins les plus directs et les plus immédiats s'en inquiètent et s'en effraient. Longtemps ils s'ingénient à en découvrir les causes cachées, à en surprendre les mystérieux auteurs. Peine perdue ! Les frappeurs demeurent invisibles. Et voici qu'au fait matériel, déjà bien étonnant, s'ajoute le fait intellectuel qui l'est davantage. L'intelligence elle-même qui y préside n'a rien de vague ni d'imprécis. Elle s'affirme de la manière la

(1) Voir Eugène Nus. Choses de l'Autre Monde, p. 177, 180.

plus nette et la plus décisive. Ceux qui agissent et ceux qui parlent sont des êtres semblables à nous ; des êtres qui ont, comme nous, vécu sur la terre, et qui, de leur actuel séjour, continuent de nous aimer et de s'intéresser à notre sort.

Une révélation si imprévue devait susciter, d'une part, un enthousiasme sans bornes, de l'autre une irréductible contradiction. Le scepticisme, le matérialisme, la science, tous les dogmes et tous les absolutismes ne pouvaient pas ne pas s'élever contre une prétention dont la conséquence inévitable était la négation de presque toutes les doctrines considérées comme immuables.

Le fait spirite — et plus encore son explication, eut donc contre lui, dès les premiers jours, non seulement les prétendus esprits-forts pour qui nier est une marque de supériorité, mais tous ceux aussi dont la foi séculaire se sentait menacée pàr des phénomènes qui remettaient tout en question. Les autres, les simples, guère plus habitués aux distinctions subtiles des casuistes qu'aux spéciaux sophismes des faux savants, acceptèrent, avec le fait, l'interprétation qu'il semblait comporter, affirmant sans hésiter l'intervention des esprits d'outre-tombe dans les manifestations. Lorsque la table dictait des noms aimés, enseignait, conseillait, réprimandait, ou encore dissertait avec autorité sur les plus graves problèmes, ils croyaient, non pas sans doute à la table elle-même, mais à ceux qui, par son moyen, apportaient aux hommes, outre l'assurance de leur vie continuée par-delà le sépulcre, la révélation de leur nouvelle manière d'être et de sentir.

Pourtant, le fait acquis, on pouvait, au lieu de conclure, laisser la porte ouverte à toutes les hypothèses de l'avenir. Ainsi font ceux qui, de peur de se compromettre, ne disent jamais ni oui ni non. Ainsi agissent, de leur côté, quelques rares, très rares savants d'une conscience scrupuleuse jusqu'à l'excès. Craignant de se tromper, soit qu'ils aillent à droite, soit qu'ils aillent à gauche, ils restent dans une prudente expectative. Ils vivront toute une longue vie de travail et de recherches incessants sans jamais aboutir ni se décider. Leur indétermination, pleine de délicatesse et de probité, est digne de tout respect. Mais pouvait-on attendre la même irrésolution et les mêmes susceptibilités de la grande masse? ces irésolutions et ces susceptibilités étaient-elles désirables? Nous ne le pensons pas. On ne vit pas d'indécision. Faute de savoir choisir, l'âne de Buridan mourut de faim entre un picotin d'avoine et une botte de foin. On a donc eu raison d'aller droit au but. A des phénomènes d'ordre nouveau, et qui ne rentraient sous aucune des catégories alors connues, il fallait, de toute nécessité, une explication qui ne fût pas en désaccord trop sensible avec eux. Comme la science d'ailleurs se récusait, le champ restait libre aux théories extra-scientifiques ; extra-scientifiques, disons-nous, et non anti-scientifiques. Pour être en dehors de la science et de ses lois connues, certaines choses n'en sont pas moins très réelles. A peine, au reste, est-il besoin de le dire,

la science n'est pas faite ni parfaite, elle se fait et se parfait de jour en jour. Tout progrès a ses précurseurs, toute connaissance ses initiateurs. Pour être ingrat et difficile, le rôle des uns et des autres reste éminemment utile. Ils sont la force qui ébranle et soulève la lourde machine humaine pour lui faire gravir, degré par degré, les échelons ascendants du savoir. Grâce à leurs efforts jamais lassés, de nouveaux horizons s'ouvrent à la curiosité humaine; les barrières, devenues inutiles ou encombrantes, tombent. Ils secouent incessamment la torpeur commune et l'universelle routine. Si leur initiative, parfois téméraire, trouble de longues et chères habitudes, nous ne lui sommes pas moins redevables de tous les pas faits en avant. La conquête progressive de la vérité a pour base les faits nouveaux appelant à leur suite des idées nouvelles.

Tel a été le rôle du spiritisme. Nouveau à nos yeux, nécessitant des hypothèses nouvelles, il a été reçu un peu partout comme un intrus. On a cru qu'on s'en débarrasserait en le niant ou en faisant semblant de l'ignorer. Vaine attente! Il était partout. Il fallut s'avouer qu'il existait; il fallut l'étudier, ne fût-ce que pour le combattre plus sûrement. Chose merveilleuse! Cet ennemi qu'on poursuivait, et qu'on prétendait honnir, a plus fait, en cinquante ans, pour l'exacte connaissance de la constitution intime de notre être que toutes les sciences réunies dans le cours des siècles.

Les découvertes succédaient aux découvertes, les expériences aux expériences. A mesure que les investigations se multipliaient dans les deux camps des adversaires et des partisans du spiritisme, un rapprochement se faisait entre eux au grand profit de la vérité. Les premiers se voyaient contraints de renoncer à quelques-unes de leurs préventions, les autres, de faire le sacrifice de quelques affirmations trop absolues. Partis des points les plus opposés, croyant marcher en sens contraire les uns des autres, ils tendent bien plutôt à se rencontrer. Un point leur est dès à présent commun : *le fait est acquis*. Reste le différend relatif à l'explication. Là même, la distance qui les sépare, petit à petit diminue. Plus l'étude se fait complète, et plus les savants se trouvent acculés à d'insurmontables difficultés. Leurs théories les plus ingénieuses se heurtent, impuissantes, à certaines manifestations. Telles médiumnités résistent victorieusement à toutes les hypothèses successivement imaginées pour en rendre compte. Si bien que, de temps à autre, l'on nous apprend la conversion à la thèse des esprits de l'un ou de l'autre de nos antagonistes les plus constants et les plus déterminés.

Tel est le cas relativement récent de M. Hodgson. Depuis de très longues années, il étudiait la question. Il avait été en relations avec les occultistes et les théosophes. De nombreux médiums lui avaient fait voir les phénomènes les plus divers. Rien ne l'avait convaincu. Dans les faits, en apparence les mieux établis, il savait découvrir la fissure par où se perdait, à

son sens, la valeur qu'on leur supposait. Où, s'il admettait la réalité de certaines manifestations, du moins les expliqua-t-il toujours par l'une quelconque des théories scientifiques en cours. Le spiritisme n'était pas fait pour l'attirer, encore moins pour le séduire. Mais il était sincère. Il devait trouver son chemin de Damas. Mme Piper, un médium américain, accomplit ce miracle de le convertir à nos doctrines. Ce ne fut pas sans peine qu'elle y réussit. Il ne s'avoua vaincu qu'après plusieurs séries d'expériences au témoignage éclatant desquelles il lui fut impossible de résister plus longtemps.

Quelle est donc cette mistress Piper? On est plutôt avare de renseignements à son sujet. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle se maria en 1881, et qu'elle eut un premier enfant en 1884. Comme elle souffrait d'une tumeur, des parents de son mari lui conseillèrent d'aller consulter un médium professionnel, le Dr Cocke, qui donnait des avis médicaux. Elle s'y fit conduire par son mari, pour savoir si le mal qui la tourmentait était ou non un cancer.

Le médium, aveugle, avait le don de développer d'autres médiums. Dès la première séance (29 juin 1884), il lui dit quelle pourrait faire un remarquable médium. Elle y éprouva de curieux tressaillements. Elle pense aussi, mais sans en être sûre, qu'elle perdît connaissance pendant quelques moments.

Le Dr Cocke prétendait avoir pour « contrôle » un médecin français dont il prononçait le nom de Finny (= Finet). C'est là, plus que probablement, l'origine du Dr Phinuit de Mistress Piper.

Le lendemain était un dimanche. Curieux de revoir si sa médiumnité se développerait, des amis l'engagèrent à retourner auprès de Cocke. Elle eut ainsi une deuxième séance. Le médium lui plaça la main sur la tête. Elle perdit connaissance et vit, outre un *flot de lumière* (1), des figures étranges et une main passant devant elle. Elle fut contrôlée par une jeune Indienne, se nommant Chlorine, et fournit un test remarquable à un étranger présent. Elle écrivit un message à cette même séance.

Quelques séances de plus eurent lieu chez Cocke. Elle y était toujours contrôlée par Chlorine. Bientôt elle essaya des expériences chez elle. Des parents et des amis y assistaient. Elle fut d'emblée contrôlée par Phinuit; occasionnellement aussi par I. S. Bach, Longfellow, etc., au total une demi-douzaine d'esprits.

Phinuit, dont la spécialité avait d'abord été de donner des conseils médicaux, devint bientôt, du consentement unanime des autres contrôles, le principal inspirateur, le contrôle permanent de mistress Piper.

(1) Elle avait vu un flot de lumière analogue, quelques mois auparavant en s'évanouissant à la suite d'un coup subit reçu sur la tête.

*
* *

Tel est notre médium. Sa médiumnité est double. Elle se manifeste, tantôt par la parole, tantôt par l'écriture, très tréquemment par les deux à la fois. Mais des années durant, la voix ne fut contrôlée que par le personnage qui se désignait lui-même sous le nom de Phinuit. D'où venait et qui était ce prétendu docteur? On n'a jamais pu le savoir. Tous les renseignements fournis à son sujet se sont trouvés faux. Cependant, si l'on n'a découvert nulle part, les traces de son passage sur la terre, il a donné les preuves les plus topiques de sa clairvoyance, à moins que ce ne soit de celle de son médium, dont on a prétendu qu'il n'était que la personnalité seconde.

Il n'agissait pas seulement en son propre nom, mais aussi, et le plus souvent, au nom et pour le compte des nombreux esprits qui venaient se manifester par Mistress Piper. Il se faisait leur intermédiaire, il leur servait d'interprète.

Mais sont-ils vraiment des esprits ceux qui désirent se communiquer de la sorte aux vivants de la terre? Faut-il les croire, quand ils nous disent que, morts à la vie de la terre, ils n'en continuent pas moins d'être, d'agir, d'aimer et de vouloir le bien de ceux qui leur furent et qui leur sont chers ? Ils l'affirment; ils l'affirment même avec insistance. Nos résistances semblent les contrister. Les évocations ne leur déplaisent pas. Bien loin qu'elles leur soient un ennui ou un tourment, elles leur sont une joie. Ils nous savent gré de ne pas les oublier. La fidélité et la constance de notre souvenir les rendent heureux.

Cependant, cette affirmation qui s'applique sans distinction à toutes les manifestations, aux plus vulgaires comme aux plus hautes, est, et demeure la grande pierre d'achoppement du spiritisme. Elle froisse et elle déconcerte. Il est difficile — et peut-être blasphématoire — d'attribuer aux âmes de nos morts toutes les sottises qui se débitent en leur nom, [comme il serait irrévérent et impie de mettre au compte du Christ les folies et les crimes dont de prétendus chrétiens ont souillé sa divine mémoire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.

*
* *

Lorsqu'en 1887, Hodgson fut mis en rapport avec Mistress Piper, elle avait déjà donné des preuves très nombreuses de ses facultés supranormales. C'est ainsi que le professeur James — un savant émérite — qui avait longtemps expérimenté avec elle, avait été témoin des phénomènes les plus frappants. La méfiance, toutefois, est mère de la sûreté. Notre savant ne s'en rapporta pas à ses seules observations. Il adressa au médium d'autres personnes, en grand nombre. Les résultats furent identiques.

Hodgson, après lui, fit les mêmes expériences, s'aida comme lui, du témoignage d'au moins cinquante personnes qu'il envoya successivement à

Mistress Piper, sans lui faire connaître ni leurs noms, ni leur qualité. En fin de compte, il aboutit à la conclusion du professeur James, quant aux faits. La question de leur explication demeurait en suspens.

Sur ces entrefaites, Mistress Piper fut appelée en Angleterre (1889) où elle ne donna pas moins de quatre-vingt-trois séances, sous la haute direction du Dr Walter Leaf, du prof. Lodge et de M. Myers. Les trois savants furent, ainsi que le prof. James et M. Hodgson, pleinement convaincus des pouvoirs supranormaux du médium. Ils se divisèrent, quand ils en vinrent à la recherche d'une théorie explicative. Le Dr Leaf pensa que Phinuit n'était qu'un nom pour désigner la personnalité seconde de Mistress Piper. Quant aux phénomènes, si extraordinaires fussent-ils, la transmission de pensée des sitters au médium lui parut une réponse suffisante. Le professeur Lodge sentait le besoin de pousser plus avant. A son sens, il était nécessaire d'admettre pour le moins la « télépathie de personnes éloignées » vivantes, si une telle hypothèse est possible, et même la télépathie de personnes décédées. Car, il ne se pouvait pas qu'on attribuât aux seuls assistants, ni même aux seuls vivants, tous les renseignements obtenus par l'intermédiaire de Mistress Piper. En somme, et sans prononcer le mot, M. Lodge aboutit au spiritisme, obligé à cette conclusion par la qualité des faits observés.

***

Mais si les faits obtenus par Mistress Piper, avec Phinuit comme contrôle, étaient assez transcendants pour imposer une conclusion aussi nette à des savants de si grande envergure, ils devaient néanmoins s'améliorer encore et se préciser davantage. Dans les premiers mois de l'année 1892, un nouveau contrôle, G. Pelham — G. P. est un pseudonyme — entra en scène.

G. Pelham avait étudié le droit, mais ses études achevées, il s'était voué, presque exclusivement à la littérature et à la philosophie. Deux ouvrages qu'il avait publiés lui avaient valu les plus grands éloges de la part des juges compétents. Il avait connu Hodgson, et plus d'une fois discuté avec lui les plus hauts problèmes qui puissent préoccuper l'esprit de l'homme. Ses tendances étaient franchement matérialistes. La vie future ne lui paraissait pas seulement invraisemblable; il la déclarait incompréhensible. Cependant, pressé par Hodgson, il avait fini par en admettre la possibilité, et par s'engager, s'il venait à mourir le premier, de ne négliger aucun effort pour apporter à son interlocuteur les preuves les plus palpables et les plus sûres de son existence *post mortem*.

G. P. mourut, accidentellement, au commencement de 1892. Hodgson sut presque aussitôt sa mort, mais n'en dit rien à Mrs. Piper. Plusieurs séances eurent lieu. Quatre semaines se passèrent. Du défunt, aucune nouvelle. On aurait pu croire sa mort définitive et absolue, ses théories matérialistes justifiées par le fait. On aurait eu tort. La vérité, ainsi que la justice, se fait

parfois attendre. Ce n'est pas une raison pour désespérer d'elle. Le temps est un grand maître et la patience une belle vertu.

Un jour donc, Hodgson amena à Mrs. Piper un ami intime de G, Pelham, M. Hart. — Hart est un pseudonyme. Il y en a beaucoup dans le travail de Hodgson, et presque tous appartiennent aux classes les plus cultivées des Etats-Unis : professeurs de l'Université et autres. Une manifestation eut lieu. Phinuit, après avoir donné des nouvelles d'un oncle de M. Hart, dont le prénom était Georges, dit : « Il y a ici un autre Georges qui désire vous parler ». Presque aussitôt, G. Pelham fit connaître son nom de famille, son nom de baptême, les noms aussi de plusieurs de ses intimes amis,et parmi eux celui de M. Hart, tout à fait inconnu de Mrs. Piper. Il raconta ensuite divers incidents ignorés de M. Hodgson et tout ensemble de M. Hart.

M. Hart portait une paire de boutons. G.Pelham fit observer que ces boutons lui avaient appartenu ; que sa mère les avait pris sur lui après sa mort. et les avait remis à son père pour les offrir, précieux souvenir, à M. Hart.

Pas un des sitters, présents à la séance, n'était au courant de ces détails intimes qui furent tous reconnus exacts. La suggestion ni la transmission de pensée ne valent ainsi dans le cas présent. Ou il faut admettre une transmission à grande distance. Celle-ci existe-t-elle ou n'existe-t-elle pas? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que la preuve scientifique lui fait défaut. On peut l'admettre à titre d'hypothèse, et c'est tout. Peut-être n'est-ce pas assez. (*Sitters*, *assistants*).

Mais revenons à la séance. Tout le long, c'est Phinuit qui sert d'interprète. A la fin seulement, G. Pelham écrit lui-même son nom avec la main de Mrs. Piper.

Dans quelques séances ultérieures, Phinuit opère encore en qualité d'intermédiaire, pour la parole. G. Pelham désigne par lui les personnes qu'il désire voir, puis, de nouveau, écrit de lui-même quelques mots adressés à Hodgson.

Le 11 avril 1892, après quelques mots de Phinuit, G. Pelham contrôle enfin lui-même la voix du médium. Ses interlocuteurs sont M. et Mme Howard. Voici quelques fragments de la conversation qui s'engage :

« Jim, est-ce vous? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne me croyez pas mort. Je suis terriblement content de vous voir. Ne pouvez-vous pas me voir? Ne m'entendez-vous pas? Toutes mes tendresses à mon père et dites-lui que je voudrais le voir. Je suis heureux ici et davantage depuis que je peux communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent parler... J'ai parlé à John des lettres. J'ai tout laissé terriblement en désordre, mes livres et mes papiers,vous me pardonnerez,n'est-ce pas ? — Que faites-vous, Georges, où êtes-vous? — A présent, je suis à peine capable de faire quoi que ce soit. Je viens seulement de m'éveiller à la réalité de la vie après la mort. Les ténèbres m'enveloppaient et, tout d'abord, je ne pouvais rien distinguer. Les heures les plus noires, celles, vous le savez, Jim, qui précèdent

immédiatement l'aube. J'étais déconcerté, désorienté. Bientôt j'aurai une occupation. Maintenant, je puis vous voir, mes amis. Je puis vous entendre parler. Votre voix, Jim, je puis en distinguer l'accent et l'articulation, mais elle résonne pareil à un gros tambour aux sons bas. La mienne doit arriver à votre oreille comme un très faible murmure . — N'étiez-vous pas surpris de vous trouver vivant? — Oh ! si ! très surpris. Je ne croyais pas à la vie future. Cela dépassait ma raison. Maintenant cela m'est aussi clair que la lumière du jour. Nous avons un fac-similé astral du corps matériel... ». Et plus loin : « Le monde connaîtra-t-il cette possibilité de communication? Sûrement, à la fin. C'est seulement une question de temps pour que tous les hommes sur terre sachent tout là-dessus, et chacun pourra communiquer. Je voudrais que tout le monde connût mon cas... »

G. Pelham parle ensuite d'une jeune fille morte, Martha Rogers. Il dit qu'il lui a parlé à plusieurs reprises et fait à son sujet cette observation qui étonne : « Qu'elle pense encore, qu'elle pense trop à sa dernière maladie, durant laquelle on avait dû la nourrir à l'aide d'un tube. Nous lui disons, continue-t-il, d'oublier ses souffrances passées ; elle a en partie suivi nos conseils ; mais elle a été malade bien longtemps. C'est une gentille petite personne, quand on la connaît bien, mais elle est difficile à connaître. Elle a une belle petite âme. Elle envoie son amour à son père ».

Dans la séance du 13 avril, G. P. n'eut le contrôle direct de la voix que vingt minutes environ, après lesquelles Phinuit se substitua à lui, en qualité d'interprète. Il y eut aussi quelque peu d'écriture par G. Pelham. Même on remarqua, à cette occasion, qu'il semblait confier ses paroles à l'écriture, de préférence, persuadé que, de cette façon, il rendrait plus exactement sa pensée qu'en la faisant passer par le canal de Phinuit.

S'il arrive qu'on lui demande des renseignements déterminés sur un sujet donné, il répond fréquemment que ces renseignements ne convaincraient pas, le sitter les connaissant déjà, que donc il ne les donnera pas maintenant en sa présence, mais dans une séance ultérieure où le sitter n'assistera pas. Il s'y essaie effectivement, mais n'y réussit pas toujours. Le refus de répondre peut dès lors passer pour un aveu d'ignorance, en certains cas, comme il exprime en d'autres le désir de fournir des preuves plus persuasives. Nous nous trouvons ainsi en présence d'une prétention à connaître des choses qu'en réalité on ignore, ou en des conditions d'expérimentation qui effacent ou voilent momentanément des connaissances qu'on possède effectivement. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de décider laquelle des deux hypothèses est la bonne dans chaque cas particulier.

Plus d'une fois, des réponses qui n'ont pas pu être données dans le cours d'une séance passent par la voix de Mme Piper très peu avant son réveil ; d'autres fois, quoique plus rarement, on en obtient avant le sommeil complet, au moment où elle entre en trance. Sa voix est alors comme une voix de rêve, d'automatisme, un simple souffle, parfois.

*
* *

A propos de Mme. Piper, comme à l'égard d'autres médiums, une question se pose, intéressante autant que troublante. Ceux de l'au-delà, soit qu'ils se communiquent, soit qu'ils ne se communiquent pas, ont-ils la vision réelle et directe des choses de la terre? Ou bien ne voient-ils ce qui existe ici-bas, et ce qui se passe parmi nous ou en nous, qu'à travers l'esprit des vivants? Beaucoup n'hésitent pas à se prononcer pour la première alternative. A les en croire, les « esprits » auraient du monde matériel une vue aussi nette et beaucoup plus étendue que la nôtre. Peut-être ai-je moi-même, une fois ou l'autre, émis quelque affirmation de ce genre. Si oui, je prie que l'on m'en excuse. Aujourd'hui, soit que je m'en rapporte à de nombreuses observations personnelles, soit que je m'inspire de celles d'autres investigateurs, j'éprouve quelques doutes à ce sujet. Il me paraît beaucoup plus probable que les esprits sont à l'égard de notre monde à très peu près dans la situation où nous sommes vis-à-vis du leur. Les rapports d'eux à nous, ou de nous à eux, présentent des difficultés analogues et des obstacles qui ne me paraissent pas différer essentiellement.

Assurément, et je ne l'ignore pas, les *esprits*, par la bouche ou la plume des médiums, — à moins que ceux-ci ne fassent indûment intervenir les esprits en des messages où ils ne sont pour rien — ne sont que bien rarement à court d'observations. Qu'on les mette à l'épreuve, et, cependant, non pas toujours, mais la plupart du temps, ils seront incapables de soutenir leurs assertions par des faits qui les corroborent. On peut, à la vérité, objecter que les échecs, dans les expériences, sont dus, non pas à l'insuffisance des esprits eux-mêmes, mais à l'imperfection des instruments par le moyen desquels ils essaient de se manifester, peut-être aussi à l'indifférence ou à l'hostilité secrète de ceux qui les interrogent. Quelles qu'en soient les raisons, une chose demeure : c'est que dans nos séances, les esprits, — ou les médiums — font preuve trop souvent d'un manque de clairvoyance qui étonne et qui décourage. Toutefois, qu'on ne se laisse pas rebuter. Il y a toujours à apprendre. Un insuccès même, ou une demi-réussite peuvent être instructifs.

Hodgson essaya une fois l'expérience suivante : Il pria G. Pelham de se rendre chez M. et Mme Howard, qui avaient été d'entre ses amis les plus intimes, de voir tout ce qu'ils feraient et d'en rendre compte. La proposition fut acceptée, et voici quel en fut le curieux résultat : au lieu de rapporter les actes accomplis par eux le jour fixé pour l'épreuve, G. Pelham raconta très exactement ce qu'ils avaient fait la veille.

On avait abouti à un effet identique, lors d'une tentative semblable faite avec Phinuit, antérieurement.

Citons un troisième cas. Dans une séance où ses parents n'assistaient pas, G. Pelham fit connaître, de la façon la plus précise, tout ce qu'ils avaient

fait l'avant-veille. Or, ceux qui étaient présents lors de la communication, étaient tous dans l'ignorance la plus absolue à ce sujet. Pas de transmission de pensée possible des sitters au médium. Une erreur, une seule, s'était glissée dans le récit de G. P. C'est celle-ci : Il avait dit que son père avait écrit une lettre à Franck (un frère de G. P.). Or, la lettre n'avait pas été écrite. Le père avait *pensé* à l'écrire, et s'en était entretenu avec sa femme.

Voilà donc trois expériences concordantes qui, toutes semble-t-il, conduisent à la même conclusion : G. Pelham n'aurait du monde physique qu'une perception très confuse. Les idées claires qui lui en viendraient, il ne les puiserait pas dans la vue immédiate des choses, mais dans la conscience subliminale de ceux à travers la pensée desquels elles pénétreraient jusqu'à sa propre conscience. Ce serait donc bien souvent, sinon toujours, par une perception indirecte et télépathique que les « communicateurs » auxquels M. Piper sert de médium, auraient la connaissance supernormale du monde où nous vivons. L'on s'expliquerait aisément, dans cette hypothèse, G. P. prenant pour des faits physiques actuels, tout un ensemble de scènes récentes enregistrées dans la conscience subliminale de ceux auprès desquels on l'avait envoyé pour les observer. On ne comprendrait pas moins bien comment il avait pu prendre pour un acte positif, ce qui, en réalité, n'existait qu'à l'état de simple pensée, la lettre que son père avait pensé d'écrire à Franck.

Qu'on s'inscrive en faux contre ces idées, ou que l'on s'y range, elles valent d'être sérieusement examinées. Toutes les difficultés qui surgissent, tous les obstacles qui se dressent devant les chercheurs doivent être pris en considération. C'est en nous contrôlant les uns les autres, c'est en nous rectifiant réciproquement, en nous faisant part mutuellement de l'expérience acquise par chacun, que le chemin, progressivement, s'aplanira devant les expérimentateurs et que l'on apprendra à éviter les écueils où sans cesse l'on risque de se heurter et de se briser. C'est pourquoi, pour le moment, et dans cette étude, j'attache bien plus d'importance aux suggestions de M. Hodgson qu'aux faits, même les plus surprenants qu'il lui a été donné d'observer.

*
* *

Parmi les communications obtenues, il en est qui sont moitié parlées et moitié écrites. Phinuit, servant d'interprète à Georges, disait une ou deux phrases, après quoi Georges lui-même écrivait quelques lignes. Bientôt Phinuit reprenait pour laisser de nouveau, après un moment, courir la plume ou le crayon de Georges sur le papier. Et ainsi de suite.

Ce mode de communication, plutôt bizarre, n'est pas aussi complètement exceptionnel qu'on pourrait l'imaginer. Je me rappelle des séances où le médium, à la fois écrivain et voyant, tantôt traçait sur le papier posé devant lui, et tantôt dictait les mots et les phrases qui passaient en lettres

de feu devant ses yeux : vision et écriture s'enchaînant de la manière la plus exacte et ne formant qu'un seul et même tout.

*
* *

On a souvent remarqué que le médium obtient ses communications plus facilement et dans de meilleures conditions avec tel esprit qu'avec tel autre. Un certain nom s'annonce-t-il, aussitôt changement complet. Plus d'embarras, ni d'hésitation. L'écriture et la parole coulent comme de source.

Un fait de cette nature se produisit avec l'apparition de G. P. Non seulement les messages devenaient avec lui plus aisés et plus clairs, mais l'écriture automatique qui avait été l'exception jusqu'alors, se fit plus fréquente ; enfin, au lieu d'être successives, les deux médiumnités agirent simultanément.

Il est à peine besoin de faire remarquer l'extrême importance, au point de vue de nos études, de deux communications distinctes et simultanées données par le moyen du même organisme. Le fait sera plus digne encore de considération, si comme il est arrivé plus d'une fois, *trois* messages sont obtenus dans le même temps, la voix parlant et les deux mains écrivant, chacune de son côté, sur des sujets sans lien entre eux. Si la preuve de l'action spirituelle n'est peut-être pas absolue dans ce cas, au regard de certains, ce triple message simultané n'en garde pas moins une très haute valeur.

*
* *

On reproche souvent aux médiums de ne pas admettre à leurs séances toutes les personnes indifféremment. L'on n'a pas complètement tort. Il arrive que leur choix manque de discernement. Et mieux vaudrait éviter certains froissements.

Des médiums, toutefois, il convient de le remarquer, ne sont pas sans excuse en agissant ainsi qu'ils le font. Il est des hommes qui sont contraires, positivement, aux phénomènes, non pas comme on le prétend à tort, parce que, plus intelligents, ils regardent les choses de trop près, mais parce que leur nature physique ou morale gêne plus ou moins, si elle n'empêche pas entièrement les manifestations.

Il y a une autre raison de la méfiance des médiums. C'est le refus très fréquent d'avouer à la face du monde les preuves qu'on a eu le privilège de recueillir. L'on sait bien dire les échecs, avec quelle ironie méprisante! on n'ose pas publier les réussites. Comment reconnaître qu'on s'occupe sérieusement de choses si mal notées? Comment surtout étaler aux yeux des indifférents les renseignements intimes, les pressantes recommandations, les reproches mérités, parfois, qui nous viennent de l'au-delà? Ne serait-ce pas une profanation?

C'est pour ces raisons, pour d'autres encore, que nombre de personnes n'ont voulu rendre compte qu'oralement à Hodgson des manifestations dont

elles avaient été l'objet. D'autres, en grand nombre aussi, se sont catégoriquement refusées à laisser soumettre au public le résultat de leurs expériences. Il en est qui n'y ont consenti qu'avec des restrictions telles que les phénomènes y perdaient la meilleure part de leur valeur. Ajoutons ceux, enfin, qui malgré les plus expresses promesses, ont gardé le silence le plus complet sur les séances auxquelles il leur avait été donné d'assister.

On peut croire qu'il y a dans ces refus quelque peu de lâcheté ; à coup sûr ils ne vont pas sans une forte dose d'ingratitude. Taire les vérités révélées, n'est-ce pas, autant qu'il est en nous, poser l'éteignoir sur la lumière? Il faut, à cette cause, attribuer l'insuffisance fréquente des communications reçues ou transmises au public. Le cas est fréquent avec Mistress Piper, ainsi qu'on vient de l'entendre. Les phenomènes les plus frappants, obtenus par l'intermédiaire de G. P. n'ont pas été publiés dans leur intégralité, soit pour les raisons ci-dessus indiquées, soit parce qu'ils sont trop personnels, soit encore parce qu'il y intervient des personnes vivantes qui, ne participant pas aux séances, seraient fâchées qu'on leur y fît jouer un rôle.

***

Ces observations faites, qu'on me permette de revenir quelque peu en arrière. Hodgson raconte comment il observa, pour la première fois, l'écriture automatique. Le « sitter » était une dame qui avait apporté avec elle divers objets pour lui servir de tests. Il y avait entre autres une bague qui avait appartenu à Annie D... Phinuit interrogé,avait donné le nom d'Annie, et d'autres renseignements exacts. Vers la fin de la séance, la main droite de Mistress Piper s'éleva lentement jusqu'au-dessus de la tête de la dame. Arrivé là, le bras s'arrêta raidi et comme spasmodiquement contracté. Mais la main était agitée d'un frémissement très rapide. Phinuit tout à coup s'exclama à plusieurs reprises : « Elle m'a enlevé ma main », après quoi il ajouta : « Elle a besoin d'écrire ». Hodgson lui plaça un crayon entre les doigts et un block-notes sur la tête, au-dessous du crayon. L'écriture, cependant, ne venait pas. Mais quand Hodgson, sur l'ordre de Phinuit, eût saisi la main du médium qu'il serra étroitement à la jointure du poignet pour en arrêter le tremblement, elle écrivit : Je suis Annie D. (le nom correctement donné)... Je ne suis pas morte... Je ne suis pas morte, mais vivante... Je ne suis pas morte... monde... adieu... Je suis Annie D. » A ce moment le crayon tomba et Phinuit s'écria : « Rends-moi ma main, rends-moi ma main ».

Plus tard, la main écrivit, simplement posée sur la table. Le plus souvent toutefois, soit au moment où elle va écrire, soit quand Phinuit doit en reprendre possession, elle est prise des mêmes mouvements spasmodiques, plus ou moins violents selon les occasions.

Phinuit d'ailleurs, ne s'arrête pas de parler, quand la main écrit. Hodgson rapporte qu'une fois il écoutait le compte-rendu sténographique d'une

séance antérieure, le commentant et le complétant de ci et de là, tandis que la main écrivait librement et rapidement sur des sujets divers, contrôlée, prétendait-elle, par un ami décédé de la personne avec laquelle il s'entretenait. Le tout dura une vingtaine de minutes.

Dans une autre occasion, une double conversation du même genre se continua pendant une heure.

L'écriture obtenue ne provient pas toujours de la même personne. Elle prétend, le plus souvent, être produite par quelque ami décédé du « sitter ». Si elle n'a pas toujours la même origine, elle n'est pas non plus toujours la même, quant à la forme. Elle varie extraordinairement d'un communicateur à l'autre, calme tantôt et tantôt ferme, ou agitée et tremblante, suivant que celui qui est supposé la produire est lui-même dans un état de paix ou d'excitation, suivant aussi qu'il a plus ou moins l'habitude de l'écriture médianimique. Il arrive qu'une première communication est lente et hésitante, qu'une seconde est plus facile, qu'une troisième et toutes celles qui suivent coulent comme de source. Il y a, semble-t-il, un véritable apprentissage, tant de la part du médium que de ceux qui entrent en relations avec nous par son intermédiaire. Même, chose très digne de remarque, on pourrait croire que la personnalité, sous l'influence de laquelle se produit l'écriture, ne se rend pas compte, dès l'abord, qu'elle écrit, a moins qu'on ne l'en instruise. Il y a là un profond sujet d'étonnement. On rencontre, cependant, des faits du même ordre dans la télépathie et les apparitions. Il me paraît hors de doute que, dans bien des cas, celui qui apparaît ne le sait ni ne le veut pas. Le phénomène dont il est la cause se produit en dehors de sa conscience normale. Il doit se produire, dans un certain nombre de manifestations, ce qui se passe pour nous, à propos du phonographe. Nous y parlons, mais sans savoir comment notre parole s'y inscrit ni même si elle s'y inscrit. Le communicateur penserait simplement sa pensée qui agirait à distance, ou au contact, sur l'organisme du médium pour y produire soit les mouvements qui concourent à la parole, soit ceux que nécessite l'écriture.

Autant qu'on en peut juger, tous les esprits ne peuvent pas se communiquer et ceux qui y réussissent ne le font pas avec la même aisance. Ainsi en est-il des sitters. Certains semblent mettre comme d'infranchissables barrières entre le visible et l'invisible.

On comprend dès lors combien il importe que la direction des séances soit confiée à celui des membres qui se trouve le mieux doué sous ce rapport. De même, quant aux communicateurs, quels qu'ils soient, il n'est pas sans intérêt ni utilité qu'ils se soumettent à une certaine discipline, les plus capables servant d'interprètes à ceux qui le sont moins.

Voilà sans doute bien des difficultés et bien des restrictions. Mais est-ce qu'elles n'existent pas, dans une certaine mesure entre vivants ? Est-il indifférent, pour la libre et pleine manifestation de ce qui est en nous, que nous

nous trouvions en face de telle personne plutôt que de telle autre ? Il y a des hommes, rares à la vérité, mais d'autant plus précieux, qui ont ce don de donner de l'esprit même aux sots. On se sent, en leur présence, si bien à son aise, la parole obéit si bien à la pensée, la pensée elle-même prend si bien des ailes, qu'on en est délicieusement remué et comme ravi dans un monde supérieur. L'on se sait gré à soi et l'on sait gré à son interlocuteur de tout ce qu'on vient de découvrir. Jamais on n'avait été à pareille fête. D'autres personnes, par contre, nous glacent. Nous nous sentons devenir stupides en leur présence. Nous avons beau faire effort, secouer la torpeur qui nous paralyse. Rien n'y fait. La pensée est comme morte dans notre cerveau vide.

Or, s'il en est ainsi de nous et entre nous, comment s'étonner si, dans les études psychiques où les conditions sont bien autrement délicates, la personne, selon qu'elle est sympathique ou antipathique, que sa volonté est favorable ou contraire, influe en bien ou en mal sur les communications à recevoir ? Mais nous reviendrons sur ce sujet.

*
* *

Les phénomènes obtenus avec G. P. sont donc des plus remarquables. La médiumnité de mistress Piper devait cependant se développer encore.

Dans l'été de 1895, un des amis de Hodgson eut avec elle une série de séances. G. P. niait la soi-disant « obsession des mauvais esprits ». On lui opposa les « Spirit-Teachings » de William Stainton Moses. Celui-ci ne s'était pas encore manifesté, mais l'esprit assura qu'il se communiquerait bientôt. Il se présenta, en effet, dans une séance ultérieure. D'abord, il parut très troublé et se trompa fréquemment. Peu à peu la lumière se fit. Il démontra nettement son identité par des faits qui, ignorés des sitters, purent être vérifiés en Angleterre.

Bientôt Imperator, Doctor et Rector, les contrôles de William Stainton Moses vivant, déclarèrent vouloir se charger de mistress Piper, « une machine abîmée qui a besoin d'être refaite ». Tous autres communicateurs devaient être exclus. G. P. conseilla fortement de consentir à la proposition ainsi faite. Mistress Piper n'y fit point d'objection, Hodgson pas davantage. Il fut dit que si de grandes difficultés s'opposaient à l'obtention de communications claires et précises, cela tenait surtout au fait qu'un trop grand nombre d'esprits inférieurs et troublés avaient utilisé la machine.

Phinuit parut pour la dernière fois le 26 janvier 1897. En réduisant le nombre des communicateurs à ceux qui ne devaient pas nuire à la « lumière », entre autres au groupe de W. St. Moses ; en réduisant de même le nombre des sitters, les résultats furent tellement supérieurs qu'ils frappèrent d'étonnement tous ceux qui avaient eu antérieurement des séances avec mistress Piper. Il y eut amélioration dans la clarté comme dans la cohérence des messages.

La trance, maintenant, se produit plus aisément, avec plus de calme. Plus de mouvements spasmodiques et point de répugnance de la part du médium, comme il arrivait parfois auparavant. Mistress Piper aime « partir » et regrette plutôt le retour dans ce « sombre monde » qui est le nôtre.

Mais ces nouveaux résultats feront l'objet d'un autre travail de M. Hodgson. Concluons, pour le moment, avec lui, par les deux pages suivantes :

L'explication, suivant laquelle la connaissance supernormale de mistress Piper aurait sa source dans l'esprit des personnes vivantes, est devenue de plus en plus difficile. Avec G. P., avec le développement de l'écriture automatique et l'utilisation de la main par nombre d'autres communicateurs supposés, le problème a pris un tout autre aspect. La forme dramatique est devenue comme une partie intégrante du phénomène. Avec la main qui écrit et la voix qui parle en même temps sur des sujets différents avec des personnes différentes ; avec la main qui écrit au profit de différents communicateurs dans la même séance ; avec des communicateurs divers et successifs utilisant la main dans la même séance aussi bien que dans des séances différentes, il est difficile de résister à cette impression, qu'il y a ici, réellement à l'œuvre plusieurs courants de conscience individuellement cohérents et distincts.

Nous avons affaire à de vraies personnalités. Il ne s'agit pas seulement de tel ou tel fragment de connaissance particulière, ni de telle ou telle perception supernormale d'un événement qui se passe quelque part, ni de telle ou telle appréciation émotionnelle subtile pour un ami vivant éloigné, mais de l'union de tout cela dans un plan cohérent personnel. Ajoutez-y le caractère et l'intelligence qui y correspondent : l'ensemble suggère l'identité spécifique que nous avons connue dans un corps de chair.

Et plus loin : Grâce à ses fréquents « retours » G. P. est devenu très expert dans la communication. Il était habituellement clair dans le maniement du mécanisme de l'écriture. Le communicateur ordinaire a, en apparence, beaucoup de peine à donner les noms ; il est semblable à un homme à moitié endormi qui ne comprendrait pas bien ce que vous lui demandez, et à travers la conscience duquel passeraient des quantités de noms étrangers qui tous ont la tendance à s'écrire, mais ne s'écriraient pas s'il avait la conscience pleinement éveillée du vivant. Dans de très bonnes séances du vieux type, le surnom du sitter était rarement donné. Qu'est-ce donc alors qui, dans les communications de G. P., arrivait à écrire les surnoms du groupe particulier des personnes connues de G. P. ? Qu'est-ce qui choisit les trente personnes reconnues comme amies de G. P. ? Qu'est-ce qui découvrit la nature plus ou moins intime des relations qui avaient existé d'elles à lui vivant ? Pourquoi le pouvoir télépathique supposé de mistress Piper aurait-il réussi si étrangement dans ces reconnaissances de G. P. et aurait-il été si incertain et si fautif dans le cas de tant d'autres personnes qui, par hasard, avaient été inconnues de G. P. vivant ? Il y a, dans ces faits et dans

bien d'autres, une forte présomption en faveur de l'existence réelle de G. P. Ils suggèrent l'existence de quelque chose qui a les perceptions et les souvenirs de celui-ci et non une capacité télépathique générale hors de lui. Ou alors nous serions obligés de faire l'extraordinaire supposition suivante : c'est que tous les amis de G. P. étaient de bons agents télépathiques, avec mistress Piper comme percipient ; et, en outre — si nous prenons en considération les rapports détaillés — qu'ils ne montraient cette capacité télépathique qu'en ce qui concernait leurs rapports avec G. Pelham.

Ce sont là de bien grandes difficultés, pour ne pas dire des impossibilités. Aussi Hodgson, après avoir bien pesé le pour et le contre, en vient-il tout simplement, lui, l'adversaire acharné d'hier, à la conception qui est la nôtre dès longtemps : « Je suis absolument convaincu maintenant qu'il y a eu une réelle communication avec les esprits au moyen de la trance de mistress Piper, mais que la communication a été sujette à certaines limitations inévitables. »

Professeur D. METZGER.

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA DOCTRINE ÉSOTÉRIQUE

CHAPITRE XI

L'Esotérisme chez divers peuples anciens et modernes.

ECOLES OU SOCIÉTÉS ÉSOTÉRIQUES.

Après les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens, les Assyriens et les Hébreux, nous devrions parler des Grecs et des Romains, c'est-à-dire des peuples qui ont relié les anneaux ésotériques d'une très haute Antiquité à ceux du Moyen Age et des Temps modernes ; nous ne le ferons pas, parce que l'Esotérisme de ces peuples est dérivé de la Doctrine Esotérique orientale, avec quelques changements spéciaux aux religions de ces peuples.

Ainsi la Grèce possédait les grands et les petits *Mystères*, qu'on désignait sous des noms divers : Mystères d'Eleusis, Mystères orgiaques de Dionysios, Initiation Orphique, etc., etc.

Nous donnerons ici, d'après Balanche (1), un résumé de cette dernière Initiation.

« L'homme, dit cet auteur, après avoir subi l'influence des éléments doit faire subir aux éléments sa propre influence.

« La création est l'acte d'un Magisme continu et éternel.

« Pour l'homme, être réellement, c'est se connaître.

« La responsabilité est une conquête de l'homme, la peine même du péché est un nouveau moyen de conquête.

(1) ORPHÉE, *Livre* VIII, p. 169, Paris, 1833.

« Toute vie repose sur la mort.

« La palingénesie est la loi séparatrice.

« Le mariage est la reproduction dans l'humanité du grand mystère cosmogonique ; il doit être *Un*, comme Dieu et la nature sont *Un*.'

« Le mariage, c'est l'Unité, l'arbre de vie ; la débauche, c'est la division, la mort.

« L'arbre de vie étant Unique et les branches qui s'épanouissent dans le ciel et fleurissent en étoiles correspondent aux racines cachées dans la terre.

« L'astrologie est une synthèse.

« La connaissance des vertus, soit médicale, soit magique des plantes, des métaux, des corps en qui réside plus ou moins la vie, est une synthèse.

« Les puissances de l'organisation à ses divers degrés sont révélés par une synthèse.

« Les agrégations et les affinités des métaux, comme l'âme végétative des plantes, comme toutes les forces assimilatrices, sont également révélées par une synthèse. »

Parmi les autres initiateurs de la Grèce, nous mentionnerons Platon, Thalès de Milet, Eudoxe, Apollonius et Pythagore ; ces philosophes avaient rapporté d'Egypte, parmi de nombreux principes, celui-ci : que dans l'économie de l'Univers, la vie sort du sein du Trépas ; c'est ce principe qui était présenté chez les Egyptiens sous l'emblème d'Osiris mourant pour renaître sous le nom d'Horus ; d'où cette idée philosophique : « Je lis autour de moi : ce qui doit naître doit mourir ! Mais j'y peux lire aussi, ce qui meurt doit renaître. »

Pythagore, avant d'aller passer vingt-deux années chez les prêtres Egyptiens pour s'initier à leurs Mystères, avait habité les Gaules en l'an 241 de Rome pour s'initier aux *Mystères Druidiques*.

En arrivant en Grèce, après une très longue absence, il fonda une Ecole et il divisa ses disciples en plusieurs classes : la première était celle des *Ecoutants*. Ils avaient entre eux des signes de reconnaissance et une des principales obligations qu'ils contractaient, était, que les disciples devaient s'aider entre eux et se secourir mutuellement.

La seconde classe *Cénobites* de *Coinobion* (vie commune) vivaient en commun. C'est surtout aux disciples de cette catégorie, auxquels Pythagore développait sa Doctrine. Il posait en principe, que l'homme ne s'élève que par la vertu et ne se dégrade que par le vice.

Ecole d'Alexandrie.

Cette Ecole, dénommée Néoplatonisme, fut fondée sous Ptolémé Soter, par Ammonius Saccas ; elle était essentiellement éclectique. La fondation de cette Ecole date de l'an 288 avant Jésus-Christ et dura sept siècles, car elle ne fut fermée que par Théodose-le-Grand en l'an 391 de notre ère.

Le Néoplatonisme est un mélange des opinions de l'Académie, de l'Ecole Alexandrine et des idées philosophiques Egyptiennes et Persanes. C'est à cette Ecole que se formèrent Plotin et Origène, ainsi qu'un grand nombre d'autres philosophes ; mais Origène abandonna les idées Néoplatoniciennes pour succéder à saint Clément, tandis que Plotin, au contraire, s'exagérant le mysticisme Néoplatonicien lutta ouvertement contre le Catholicisme.

L'Essence de la Doctrine du fondateur de l'Ecole qui mourut à Alexandrie, en l'an 241 après Jésus-Christ, nous a été conservée par un de ses plus brillants disciples, le plus illustre pourrions-nous dire, par Origène, qui dit que « l'incorporel est de telle nature qu'il s'unit à ce qui peut le recevoir aussi intimement que s'unissent les choses qui s'altèrent et se détruisent mutuellement en s'unissant, et qu'en même temps dans cette union il demeure tout entier ce qu'il était comme demeurent les choses qui ne sont que juxtaposées..

C'est le plébéien Saccas (il était fils d'un portefaix) qui introduisit dans la petite Ecole d'Alexandrie, alors purement littéraire, la Philosophie, ce qui le fait considérer, comme le véritable fondateur.

Sa famille étant Chrétienne, il introduisit dans sa philosophie, à petites doses, mais suffisamment appréciables, l'élément Evangélique ; de là, chez les Alexandrins, le vague sentiment de philanthropie universelle, qu'ignorèrent toujours les Grecs.

La Philosophie Néoplatonicienne fut entourée par son créateur d'un voile épais et mystérieux, il ne la communiquait, du reste, qu'à un petit nombre de disciples fidèles, à Longin, à Plotin, à Erennius et à Origène. Après la mort du maître, les trois derniers disciples convinrent de ne divulguer, par aucun écrit, leur philosophie, mais heureusement pour la postérité, ils ne tinrent point parole. Erennius, le premier, publia un livre qui a été perdu, mais nous possédons d'Origène divers fragments, ainsi qu'une partie de l'œuvre de Plotin. Par ces œuvres, nous savons qu'Ammonius Saccas prétendait avec raison avoir reçu sa philosophie, comme une tradition remontant à la plus haute antiquité, ce qui est bien démontré, puisqu'il avait voulu réunir en une seule et même philosophie les diverses doctrines, qui fournissaient des armes aux disputes d'Ecoles diverses, principalement à celles d'Aristote et de Platon. Il avait voulu fondre dans sa philosophie celle des Mages et des Brahmes.

Il ne faut pas confondre Ammonius Saccas avec le philosophe chrétien Ammonius, auteur d'une *Harmonie dans les Evangiles*, qui vivait à Alexandrie au IIe siècle de notre ère.

Disons en passant que c'est ce dernier ouvrage, faussement attribué à Tatien, qui incita Eusèbe à écrire ses *Canons*.

La situation d'Alexandrie était unique au monde ; aussi de même qu'elle devint par cette splendide situation le grand rendez-vous des marchands, le centre et l'entrepôt (*Emporium*) du commerce du monde alors connu, de

même cette grande capitale ne tarda pas à devenir, également, l'Institut scientifique du monde entier, car sous l'influence des fils de Lagus, Alexandrie *la Savante*, recueillit l'héritage non seulement d'Athènes mais de la Grèce toute entière, comme elle avait recueilli le corps de son Grand Monarque, du Conquérant de l'Inde, décédé à Babylone.

Comme on transportait la dépouille du héros de cette capitale en Grèce, Soter alla à sa rencontre et s'emparant des restes d'Alexandre, les fit déposer dans un cercueil d'or et les conserva dans sa capitale ; mais en dépouillant la Grèce de son héros, l'Egypte la dépouilla aussi de sa gloire scientifique et de sa mission civilisatrice, car pendant une durée de sept siècles, Alexandrie par son Ecole fut à la tête du mouvement intellectuel.

Pendant cet espace de sept siècles, l'Ecole d'Alexandrie eût cinq périodes distinctes : trois sous le règne des Lagides et deux sous la domination Romaine. Mais de toutes ces périodes la plus active, sinon la plus brillante fut, sans contredit, celle de sa fondation, celle de Soter, qui logea dans son Palais même les savants, et où il fonda un Musée ; et tout cela fut entretenu aux frais du roi. Malheureusement, cette période fut de courte durée, car elle prit fin avec la mort du roi survenue vers 270, avant Jésus-Christ.

La seconde et la troisième période durèrent près de quatre-vingt-huit ans, sous le règne des Lagides et furent très brillantes ; mais sous les deux dernières commencèrent la décadence. Quand les chrétiens devinrent les maîtres de l'empire vers l'an 312 de Jésus-Christ, l'Ecole d'Alexandrie fut bientôt ruinée, cas les Néoplatoniciens comme de nos jours les Néospiritualistes étaient en opposition formelle avec les chefs de la chrétienté et ceux-ci défendirent l'enseignement de la Philosophie. Il se créa dès lors des Ecoles diverses qui, elles-mêmes, se subdivisant en sectes, finirent par ruiner la Grande Ecole Alexandrine.

Parmi les philosophes et les savants qui illustrèrent cette Ecole, il y a lieu de mentionner tout d'abord Euclide, ce mathématicien de génie, qui avait réuni en corps de doctrine ses découvertes et celles de ses prédécesseurs. Il fut fort bien secondé dans son œuvre par Philetas, Diodore Cronos, Démétrius de Phalère, qui avait été banni d'Athènes.

Plus tard, nous y voyons Manéthon, Apollonius, Lycophron, Arystonyme, Aratus ; puis Zénodote, Aristophane de Byzance, Aristarque ; parmi les Mathématiciens et les Astronomes, nous devons une mention à Eratosthène, le créateur de l'astronomie, à Agatharchidès, Aristille, Conon Timocharis et Hipparque ; enfin, parmi les médecins, mentionnons Erasistrate, Hérophile créateur de l'anatomie et de la *vivisection* ! (1), enfin Celse, etc.

C'est de la Grande Ecole d'Alexandrie que naquirent : l'Ecole Juive, créée

(1) Conférez à ce sujet, *De la vivisection*, par E. Bosc, chap. 1er, 1 vol. in-12, Paris, 1894. — Dans cet ouvrage, le lecteur verra un résumé de cette pseudo-science qui, au point de vue psychique, est des plus délétères pour l'humanité.

par Philon; l'Ecole Gnostique, par Basilide; l'Ecole chrétienne et l'Ecole Grecque.

Avant de dire quelques mots de l'Ecole Juive et de l'Ecole Gnostique, nous parlerons de la célèbre Bibliothèque Alexandrine, car la réunion des savants, dont nous venons d'énumérer une partie, avait à sa disposition une des plus belles bibliothèques du monde qui ne comprenait pas moins de 700 000 volumes, chiffre énorme pour ce temps-là. Cette bibliothèque avait été fondée dans le quartier de la ville dénommée le *Brukion*, par Ptolémée Soter. Quelque temps après la mort de son fondateur, survenue en 283 av. J.-C. Sous son fils et successeur Ptolémée Philadelphe, elle avait pris un énorme accroissement, si nous ajoutons foi aux écrits de l'historien Josèphe.

Voici en effet ce qu'il nous apprend à ce sujet dans ses ANTIQUITÉS JUDAÏQUES (1).

« Démétrius de Phalère, intendant de la Bibliothèque de Ptolémée Philadelphe, travaillait avec un soin extrême et une curiosité extraordinaire à rassembler, de toutes les parties du monde, les livres qui lui semblaient dignes d'être recueillis et qu'il croyait devoir être agréables au ROI. Un jour que ce prince lui demandait combien il possédait de volumes, il répondit : « 200.000, mais j'espère en avoir dans peu de temps jusqu'à 500.000. »

Et en effet, sous les successeurs de ce prince, cette bibliothèque acquit une très grande importance, ce qui n'est pas étonnant, du reste, vu le moyen employé par exemple, par Evergète II, qui faisait saisir tous les livres qui entraient en Egypte et les envoyait au Brukion, où d'excellents copistes les transcrivait; ces copies étaient ensuite données aux propriétaires, en échange de leurs originaux. C'est ainsi qu'on emprunta aux Athéniens les œuvres de Sophocle et d'Eschyle et qu'en peu de temps, cette Bibliothèque arriva à contenir dans ses salles 700.000 volumes, comme nous l'apprennent Aulu-Gelle et Ammien-Marcellin (2). « Lorsque la Bibliothèque du Brukion eut atteint le chiffre de 400.000 volumes, on songea à former dans un autre lieu une bibliothèque supplémentaire. Les livres nouveaux furent donc réunis dans le temple de Sérapis et atteignirent avec le temps le nombre de 300.000. Le Brukion ayant été incendié, lorsque César se rendit maître d'Alexandrie, les 400 000 volumes qu'il renfermait alors périrent dans les flammes et il ne resta plus que les 300 000 volumes du Sérapeum. Dans la suite, cette dernière bibliothèque s'augmenta de celle des rois de Pergame, dont Antoine fit présent à la Reine Cléopâtre, et elle subsista ainsi jusqu'au règne de Théodose ».

Mais pendant une lutte sanglante entre les païens et les chrétiens, lutte suscitée par le Patriarche d'Alexandrie Théophile, le temple de Sérapis fut

(1) I. XII. C. 2.

(2) In GÉRAUD. *Essai sur les livres dans l'Antiquité*, in-8, Paris, 1848, p. 242.

ruiné de fond en comble et sa magnifique Bibliothèque fut dispersée et pillée partant détruite, ce qui permit de dire vingt ans après à l'Historien Orose (1) : « Nous avons vu vides les armoires où se trouvaient les livres qui ont été pillés par les hommes de notre siècle ».

La perte de cette bibliothèque est donc due au Patriarche Théophile que Gibbon qualifie « d'homme audacieux et pervers, toujours affamé d'or et altéré de sang ».

En effet, il ne fallut rien moins qu'un décret de Théodose pour arrêter les luttes terribles et sanglantes allumées par ce fougueux Patriarche.

Après ce décret, la Bibliothèque fut reconstituée, mais en 640, les Arabes s'emparant de la ville d'Alexandrie auraient livré aux flammes la Bibliothèque, telle est du moins une tradition. D'après une autre version la Bibliothèque aurait été brûlée par Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisation d'Omar, c'est pourquoi l'on considère ce dernier, et cela bien à tort selon nous, comme l'incendiaire de la Bibliothèque du Brukion, détruite comme nous l'avons vu, bien avant lui.

Mais tout ce qui précède nous est parvenu par tradition, car ce n'est qu'au XIIIe siècle, qu'un médecin arabe, Abd Allatif, né à Bagdad, écrit ceci : « Au-dessus de la colonne des piliers est une coupole supportée par cette colonne. Je pense que cet édifice était le portique où enseignait Aristote et après lui ses disciples, et que c'était là l'Académie que fit construire Alexandre, quand il bâtit Alexandrie et où était placée la Bibliothèque que brûla Amrou-Ben-Alas, avec l'autorisatiou d'Omar ». Dans les lignes qui précèdent, nous ne comprenons guère que ce qui est relatif à l'incendie de la Bibliothèque, car le reste n'a aucun sens. Aussi nous préférons nous en rapporter à ce que dit un autre auteur du XIIIe siècle, Abulfaradge (2) au sujet de la même Bibliothèque.

D'après cet auteur, Jean le Grammairien, ami d'Amrou-Ben-Alas, vint le trouver un jour et lui dit : « Vous vous êtes emparé de tous les revenus d'Alexandrie, ainsi que de ses richesses, mais ne pourriez-vous pas nous abandonner ce qui ne vous est d'aucune utilité? — Quelles sont les choses dont vous avez besoin, lui demanda Amrou? — Ce sont, dit Jean, les œuvres de philosophie qui sont dans le trésor des rois.

Amrou répondit qu'il ne pouvait en disposer sans l'autorisation de son maître, de l'Emir Al-Moumenia-Omar-ben-Alkattab, il en référa donc à celui-ci et voici la réponse d'Omar, qu'il communiqua à Jean.

« Quant aux livres dont vous parlez, si ce qu'ils renferment est conforme

(1) I, VI, cap. 15.

(2) *In Histoire dynastique*, traduit par Sylvestre de Sacy. Cf. — *Magasin encyclopédique*, 5e année, TOME IV, page 438. Abulforadge était contemporain de Abd-Allatif, celui-ci est mort en 1231 et le premier en 1286. Cf. — également : *Relation de l'Egypte* d'Abd-Allatif, trad. de Sylvestre de Sacy, in-4, 1810.

au *Livre de Dieu* (au *Coràn*), celui-ci les rend inutiles; si au contraire leur contenu est opposé au *Livre de Dieu*, nous n'en avons nul besoin. Donnez donc l'ordre de les détruire. »

Jean fut donc la cause indirecte de la troisième destruction des Livres de la *Bibliothèque alexandrine* qui auraient été brûlés dans l'espace de six mois dans les foyers des Bains d'Alexandrie !!!

Cette destruction nous paraît étrange.

En résumé, nous ne savons pas au juste quand et comment ont été détruites à diverses époques les collections de livres d'Alexandrie, nous avons vu que sous César, le grand perturbateur romain, le Brukion avait été incendié; plus tard au IVe siècle, les mêmes collections reconstituées avaient été pillées et dispersées; au VIe siècle (640) la Bibliothèque Alexandrine avait été la proie des flammes, lors de la prise de la ville par les Arabes; enfin sous Omar, la même Bibliothèque aurait été brûlée par fanatisme dans les fourneaux des établissements de Bains d'Alexandrie, au nombre de quatre mille. Quoiqu'il en soit, l'humanité a été privée d'œuvres uniques dans leur genre, surtout au temps de César et de Théodose, c'est à cause de ses bibliothèques qu'Alexandrie était renommée parmi toutes les villes du monde.

Perte à jamais regrettable, car ces bibliothèques devaient renfermer tous les ouvrages scientifiques des Perses, des Chaldéens, des Syriens, des Babyloniens et des Egyptiens. Et ceux de ces ouvrages qui avaient échappé aux divers désastres, dont nous avons parlé, n'échappèrent point à la destruction des Arabes qui, par fanatisme, détruisirent toute œuvre manuscrite ou figurée, comme on peut en juger par le passage suivant de l'ouvrage précédemment cité de Sylvestre Sacy (p. 240 et suiv.).

« Dans les premiers temps de l'Islamisme, les Arabes ne cultivaient d'autres sciences que l'étude des décisions légales contenues dans leurs codes, leur langue et la médecine. Leur éloignement pour les sciences avait pour but de conserver la pureté de leurs croyances et des dogmes de leur religion et d'empêcher que l'étude des connaissances cultivées par les anciens peuples n'y introduisît quelques affaiblissements et n'y portât quelque atteinte, avant que cette religion fût solidement affermie ».

Mais nous devons ajouter aux lignes qui précèdent que la *Doctrine Esotérique* ne fut pas perdue pour cela par les Musulmans, car des esprits distingués parmi eux étudiaient la science, nous n'en voulons pour preuves que les travaux qui nous restent des Alchimistes arabes qui étaient bien plus avancés en chimie que nos chimistes modernes.

L'Ecole Juive de Philon

Philon, philosophe grec, mais Hébreu de nation, et qui vivait au Ier siècle de notre ère, fut chargé avec quatre juifs d'aller à Rome pour obtenir de C. Caligula la révocation d'un Décret qui ordonnait aux Hébreux de rendre

les honneurs divins à la statue de l'Empereur, mais l'ambassade échoua dans son entreprise ; Philon avait alors environ 60 ans. Son influence sur l'Ecole juive fut considérable ; c'est lui qui ouvrit la carrière du synchrétisme aux grandes Ecoles du temps ; aux Gnostiques, aux Alexandrins, aux Néoplatoniciens. Le système de Philon fut le premier essai sérieux de fusion entre les idées orientales et celles de l'occident et comme le dit Vacherot (1) :

« Philon est avant tout fidèle à la tradition nationale ; s'il modifie, s'il altère, s'il transforme même quelquefois, les croyances qui lui sont chères, c'est toujours à son insu et dans un esprit de mysticisme, plus Platonicien que Grec, plus oriental que Platonicien. Philon est resté juif, autant qu'il était possible de l'être, au sein d'Alexandrie, avec une intelligence aussi éclairée et aussi ouverte aux idées étrangères. »

La Gnose a largement puisé à l'Ecole Juive de Philon, où les croyances orientales se mêlent déjà à la tradition hébraïque, et Clément d'Alexandrie et Origène apprirent à goûter et à mettre en œuvre la Science Grecque.

Le Gnosticisme.

La Gnose, origine du Gnosticisme, est une science ésotérique et mystérieuse qui fait connaître à ses adeptes le secret de l'Univers ; elle enseigne l'ultime raison des choses et initie l'homme en vertu de quelles lois, le monde invisible ou spirituel est uni au monde physique ou matériel.

Le Gnosticisme a puisé sa doctrine dans les philosophies et les religions de l'Inde, de la Perse et de l'Egypte ; il se place comme une philosophie intermédiaire entre le Néoplatonisme et le Christianisme et a naturellement avec ces deux doctrines de nombreux points de contact. L'Idée d'une Connaissance supérieure, qui permet de comprendre et de saisir la nature de l'Etre Suprême, cette idée fut nommée Gnose, et trouvait déjà dans la Doctrine Pythagoricienne, comme nous l'avons vu précédemment ; ce qui n'est pas étonnant, car nous savons que Pythagore avait puisé ses idées en Orient, principalement en Egypte. Il est donc vraisemblable d'admettre que les Gnostiques avaient puisé leurs idées à la source Pythagorienne et à la source Platonicienne ; ils firent aussi beaucoup d'emprunts à l'Ecole Juive de Philon. Quant au système d'allégories qu'ils adoptèrent, il relève incontestablement de cette dernière Ecole. Les Gnostiques admirent, en effet, comme Philon, que la Lumière est la source d'où émanent les rayons qui éclairent les âmes et ils en firent, comme lui, l'âme du monde qui agit dans toutes ses parties.

Basilidès, l'un des fondateurs du Gnosticisme, admettait deux principes indépendants l'un de l'autre, celui du Bien et celui du Mal ou de la lumière et des ténèbres. Le principe du bien, le Dieu Suprême, le Logos, forme avec

(1) Vacherot, *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*, Tome Ier, p. 165.

ses perfections ou Puissances, au nombre de sept, la bienheureuse *Ogdoade*; les sept perfections ou Puissances dans lesquelles le Logos se reflète sont à leur tour reflétées dans sept nouvelles Puissances qui en émanent et desquelles il en émane d'autres, qui les reflètent toujours plus faiblement; enfin de ces émanations, il y en a 365, qui forment 365 mondes ou Cieux compris dans le terme *abraxas*, dont les lettres, d'après le système de numération grecque, forment le nombre mystérieux de 365, souvent inscrit sur les pierres symboliques ou talismaniques. Les diverses Ecoles Gnostiques, dont les fondateurs furent Bardesane, Basilides, Saturnin et Valentin : la Syrie, l'Egypte et l'Asie Mineure furent les foyers principaux de leur enseignement. De toutes les Ecoles Gnostiques, c'est celle de Syrie qui est la plus ancienne; toutes ou presque toutes professaient, à quelques variantes près, la même Doctrine à savoir que l'origine du monde intellectuel et du monde inférieur étaient, l'une une émanation de l'Etre Suprême, l'autre une création du Démiurge.

Les fondateurs du Gnosticisme eurent des précurseurs : Euphrate, Simon *le Magicien*, Ménandre, Cérinthe, etc. (1). Comme on peut le voir par les lignes qui précèdent, le courant de la *Doctrine Esotérique* n'a jamais été interrompu et il se trouve encore aujourd'hui intact, car on en retrouve les traces dans ces temps modernes, dans le *Spiritisme*, dans l'*Occultisme*, dans la *Théosophie* et dans le Spiritualisme moderne de toutes les religions pratiquées à l'heure actuelle dans les Deux-Mondes, et plus particulièrement dans les religions orientales et dans le CHRISTIANISME même qui en est dérivé.

(*A suivre.*) J. MARCUS DE VÈZE.

MADAME MAUD LORD DRAKE

Extrait du *Progressive Thinker* du 13 mai 1899.

A propos de son passage à Chicago, le *Progressive Thinker* rappelle la carrière de Mme Maud Lord Drake, un des plus extraordinaires mediums américains, en ces termes :

« Il y a douze ans, le nom de Maud Lord Drake brilla d'un vif éclat. Les chercheurs de ce pays-ci furent stupéfaits des prodiges qu'elle réalisait. L'Angleterre, toujours en avance dans les questions d'occultisme, paya son tribut à Mme Drake, et elle fut mandée pour donner une séance à la reine d'Angleterre. On sait que la reine Victoria a voué un culte particulier à la mémoire de son mari, le prince Albert. Elle avait John Brown, un dévoué

(1) Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier le Gnosticisme à lire : J. MAITER, *Histoire du Gnosticisme*; Paris, 2e édition. — *La Pistis Sophia*, traduite et commentée par E. AMELINEAU, et le *Dictionnaire d'orientalisme et d'occultisme*, passim. 2 vol. in-18, Paris.

serviteur, qui ne la quittait jamais. Mme Drake a rapporté l'intéressant renseignement, que feu M. Brown était spirite, et que c'est par lui que la reine communiquait avec son mari.

Mme Drake est la fille du juge Philip Barrock, de Barrocksville, comté de Marion, Virginie. Le juge Barrock était un ardent baptiste, diacre de l'église, et quatre de ses cinq frères furent ministres. Sa mère fut une femme très pieuse et l'enfant fut élevée sous l'influence chrétienne.

« De deux ans jusqu'à neuf ans, dit Mme Drake dans le récit de sa vie, l'influence des Esprits ne fit que s'accroître en moi. Je ne savais pas ce que c'était. Mes parents, dans leur vieille foi orthodoxe, disaient que c'était le Diable. Ma mère avait peur de m'embrasser, croyant que j'étais possédée. Quand nous nous asseyions à table et que mon père disait les grâces, les Esprits frappaient des coups dans la table, et la nappe se roulait en tampon. Je fus accusée d'être la cause du mal, et mon père n'épargna pas les verges. Il y eut quelque temps de repos, puis un jour les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes et des visages et des mains apparurent.

« Quand j'eus sept ans, le garçon d'un voisin vint me dire en courant, qu'une porte de grange était tombée sur son grand-père, et lui avait rompu le cou. Je le dis à mes parents qui se hâtèrent d'aller chez le voisin. Là, les locataires leur dirent que c'était une mystification.

« La grand-'mère dit : « Mon mari est aux champs, je vais l'appeler. » Elle l'appela, mais sans réponse. On le chercha, et on le trouva sur l'aire de la grange, mort. Le cou avait été brisé par la chute de la porte qui avait glissé de ses gonds rouillés. Le petit garçon qui m'avait donné le renseignement était mort depuis deux ans. et quand tout cela fut connu, mon père déclara que c'était l'œuvre du démon.

« Un jour, une Française qui habitait non loin de nous vint voir ma mère. Moi, qui n'avait reçu aucune éducation, je me mis à parler couramment français. Je lui dis que son mari venait de mourir ce matin en France. Elle fut grandement saisie, fit le signe de la croix sur moi, et m'accusa d'être possédée du diable. La première lettre qu'elle reçut de France lui annonça la mort de son mari. Mon père défendit à mes frères et sœurs de m'enseigner l'ABC, et me fit souvent coucher dans la grange, sur des bottes de foin, en raison des étranges lumières qui voltigeaient autour de moi.

« A l'âge de huit ans, je m'échappai de la maison et courus à l'école. Je ne pouvais ouvrir la porte de l'école, mais mes amis les Esprits me rendirent ce service J'entrai et la maîtresse d'école me demanda qui j'étais. Je dis que j'étais fille du juge Barrock. Elle me donna un siège près du sien et je sentis bientôt une influence particulière sur moi.

« Gardez vos pieds tranquilles, voulez-vous? » gronda la maîtresse.

« Je répondis que je ne bougeais pas les pieds, mais elle répéta que je les balançais. Alors un livre sortit de mon pupitre.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda la maîtresse perplexe.

« Mon père dit que c'est le diable, » répondis-je. « Elle me mit sur un tabouret, sur l'estrade, mais le tabouret se promena sur l'estrade, et la maîtresse me ramena chez moi, en racontant le trouble que j'avais jeté dans l'école. Mon père jura qu'il me tuerait, et m'envoya coucher dans un grenier au-dessus de la cuisine.

« Il y avait là un vieux rouet ; une négresse qui était morte revenait en filer toutes les nuits.

. « Un jour, je devins aveugle. Un médecin appelé dit que le nerf optique était paralysé. Pendant dix-huit mois je ne pus voir, mais les Esprits vinrent me trouver et me dirent de ne pas me tourmenter, qu'ils m'apprendraient à lire et à écrire.

« Après la guerre ma famille alla de Virginie en Iowa. Les Esprits me dirent qu'il y avait des mines de charbon sur notre terre, et mon père me demanda de les lui montrer. Je le fis, mais on dit encore que c'était le diable qui m'aidait, et finalement je fus chassée et forcée de travailler aux champs et au ménage ; là, je pouvais trouver un abri. Mais le diable s'en mêlait toujours, et je n'étais pas longtemps en place. A l'âge de 14 ans, mon père voulut me marier à l'un de ses fermiers. Je refusai et fus encore chassée ; je dis alors que je ne reviendrais plus.

« J'allai à Warren, Illinois, où je trouvai asile dans un hôtel, comme servante. Je couchais avec deux autres femmes et la première nuit, les Esprits se manifestèrent encore ; je fus encore chassée, mais ce fut la dernière fois. Je trouvai une autre place, et quand les Esprits revinrent, un spirite nommé Hall, me donna la première confirmation de ce que m'avaient dit les Esprits.

« Je fus mise en rapport avec des spirites, et ils me dirent qu'il y avait des milliers de gens qui croyaient au retour des Esprits sur terre, dans un but pur et bon. Peu après, je m'embarquai comme médium. Je visitai Hannibal et les autres villes du Missouri, et voyageai dans les différentes parties de l'Illinois.

« Un cas frappant de matérialisation arriva à une séance que je donnais à Keokuk, Iowa.

« Un soldat, rentrant de l'armée, trouva que sa sœur bien-aimée était morte pendant son absence. Il assista à ma séance, reconnut cette sœur, qui apparut clairement matérialisée. A une seconde séance, sa sœur lui apparut encore, et lui remit une bague de prix qu'il lui avait donnée, et qui avait été enterrée avec elle. L'identité de la bague était indiscutable et le

soldat fut si ravi de cette merveilleuse démonstration, qu'il m'en donna son témoignage par écrit. »

Le 5 novembre 1868, Miss Barrock épousa son premier mari, Albert A. Lord, du Fond du Lac Wisconsin. Elle eut une fille qui est maintenant la femme de M. Lew Parker, homme d'affaires à Omaha, Nébraska.

Le mariage de Mme Lord ne fut pas heureux, et elle divorça, en 1875. Sa petite fille habita avec elle, à Chicago, et fut témoin de plusieurs manifestations étonnantes, qui ne sortiront jamais de son souvenir.

Elle dit que pendant une récente visite, que des amis firent à sa mère, tout en causant, ils avaient glissé des feuilles de papier sous la traîne de sa robe, sur le plancher. En les retirant, ils les trouvèrent couvertes de portraits de parents et d'amis décédés, ou de leurs communications.

Il y a quelques années, Mme Lord épousa M. Drake, un constructeur qui entreprit l'aqueduc du fort Worth, et plusieurs chemins de fer de l'Ouest. C'est un homme bien élevé, qui persuada à sa femme de se retirer du public, ce qu'elle a fait depuis douze ans.

Une de ses plus intéressantes séances, fut peut-être celle qu'elle donna à Dallas Texas, en 1894. M. M. W. Poundstone, de Dallas, avait été attiré à cette séance par la curiosité. Dès que le médium le vit, elle le regarda et lui dit :

« Vous êtes un vieux célibataire. »

Elle lui retira une bague du doigt en lui disant que c'était son œuvre, ce qui était vrai. Puis elle lui dit qu'il y avait, autour de lui, quatre personnes qui voulaient lui parler. Elle donna leurs noms, correctement, et déclara qu'elle voyait la mère de M. Poundstone, et l'entendait s'écrier :

« Oh ! ma sœur. Pauvre sœur ! elle a été écrasée par un train ! »

Le médium ajouta que l'esprit de cette sœur était sur le point de quitter son corps, et qu'il l'apprendrait le lendemain.

Le lendemain matin, un télégraphiste de l'Union de l'Ouest lui tendait une dépêche de Rushville-Indiana. Il lut :

« Caroline est morte. Obsèques jeudi 2 h. p. m. » C'était signé L. B Gregg.

Ce décès était celui de la tante de M. Poundstone, Caroline Doggett, la sœur de sa mère. L. B. Gregg qui envoya la dépêche, était son beau-frère. Il apprit ensuite aux funérailles, que sa tante était morte pendant la séance de Mme Drake, et par suite d'un accident de chemin de fer.

Mme Drake est une femme très intéressante, aimable et sympathique. Dans sa jeunesse, elle a dû être jolie, car elle porte encore des traces de cette beauté. Elle a une abondante chevelure, et elle a des dents d'une jeune fille de vingt ans.

Plusieurs des hommes célèbres du pays l'ont consultée. Elle garde précieusement une plume d'or qui lui a été donné par feu le général Grant, qu'elle vint voir quand il était président des Etats-Unis. Le duc Alexis, et l'empereur don Pedro, furent ses clients, quand elle était médium public ; mais sur quoi et sur quel sujet ils la consultèrent, nous n'en savons rien.

Saint-Louis (Mo) Republic. Z. B.

APPARITIONS

Je vous envoie la suite du récit de M. Victor R. Lang, dans le *Psychische Studien* (page 558).

Kurjer Codzienny, journal quotidien de Varsovie, raconte ce qui suit :

« Ces jours-ci (fin février 1898) mourut le comte G..., employé à la succursale de la banque russe, à Varsovie ; et chose étrange ! le comte, qui jouissait d'une parfaite santé, avait prédit l'époque de sa mort, il y a trois mois. Il eut à essuyer beaucoup de malheurs durant sa vie.

Il y a quelques années, il fut envoyé à Irkutsk, en Sibérie, pour y occuper un autre poste. Mais, durant le voyage, un terrible incendie éclata dans le train, et sa femme et ses enfants y trouvèrent la mort ; avec grande peine, le comte échappa au désastre.

Dans son désespoir le pauvre homme renonça à son nouveau poste et revint à Varsovie. Ce terrible malheur fit une profonde impression sur le comte, et, depuis lors, sa femme lui apparut souvent en rêve, ce qu'il racontait régulièrement à ses amis du bureau.

Lorsque, plus tard, le comte voulut se remarier, sa femme lui apparut en rêve, l'engageant à renoncer à ce mariage ; le comte ayant relaté son rêve à ses collègues, ceux-ci lui conseillèrent de n'y attacher aucune importance. Le comte se remaria, mais trois mois avant sa mort, il raconta à ses amis du bureau, que de nouveau sa femme lui était apparue en rêve, qu'elle l'avait engagé à mettre ordre à ses affaires, attendu qu'avant le 1er mars il rendrait son âme à Dieu.

Comme il était très bien portant, cette prédiction rendit très gais ses amis et cependant, trois mois après et tout à coup, il tombe malade et avant le 1er mars, rendit son âme à Dieu.

Ce fait étrange impressionna vivement les collègues du comte G..., qui ne manquèrent pas d'en faire le récit à tout le monde.

Le fait suivant a été communiqué au journal polonais *Gazeta Warszawska*, par M. Alexandre Ielski, en janvier 1898. Voici ce qu'il écrit : « Je vous ai

déjà raconté, dans le journal *Gazeta Warszawska* n° 163, une histoire surprenante de l'apparition d'un fantôme, au moment du décès du comte X. G..., et cette fois, voici le récit d'une vision étrange.

Il y a vingt ans, mourut à Minsk-Gubernialny, la tante de notre célèbre compositeur Stanislas Moniuszko ; Mme Clotilde S... était une personne pieuse et charitable. Son fils, un ingénieur, mon parent, propriétaire à Lada, dans le district Ihumen, m'écrivit : « Maintenant il faut que je te confie ce qui m'arriva, ces jours-ci.

« Le 28 novembre 1897, de grand matin, m'apparut ma chère mère, dans la salle à manger et devant l'image de Notre-Dame de Bialynice, qu'elle m'avait léguée dans son testament ; elle était vêtue d'une robe de chambre et portait un bonnet, façonné comme de son vivant. Elle se tourna en souriant, de l'image vers moi, juste au moment où ma femme me disait : « Mais vois donc qui est là !... *et ma mère me tendit la main, que je baisai tendrement* » ; elle disparut sans avoir rien dit... J'aurais voulu revoir l'apparition, pour entendre au moins un mot de ma mère chérie, mais en vain, elle ne réapparut plus... etc. » Alexandre Ielski ajoute que son parent est un homme sérieux, respectable et honoré, et se garderait bien, vu la considération dont il jouit, d'inventer une pareille histoire.

JOSEPH DE KRONHELM.

SENSIBILITÉ DU MÉDIUM RÉGNIER

10 *juillet* 1899. — Je n'ai pas l'honneur d'être bien connue de vous, et cependant je me permets de vous donner le compte rendu d'une séance intime, donnée chez moi, le 21 juin dernier, en la présence d'une amie ; ce récit mérite tout intérêt.

Très croyante, j'avais entendu parler de *Mme Régnier, somnambule et voyante*, qui habite rue Maître-Albert, n° 20. Je la fis venir.

Avec elle nous avons eu les manifestations suivantes :

Plusieurs entités viennent nous visiter ; Mme Régnier les *voit*, nous les dépeint de telle sorte, qu'il n'y a aucun doute que les *moi* de mon père, de ma tante et d'un enfant que j'ai perdus, sont là.

Mais chose plus surprenante, il se présente un autre moi ; la voyante a beau me le dépeindre, je ne le reconnais pas, malgré les gestes de toute façon, qu'elle charge le médium de me transmettre pour se faire reconnaître.

Nous lui demandons son nom, il manifeste le désir que j'aille près du

médium; il parle une langue qu'elle ne peut comprendre, et je la prie de me répéter ce qu'elle a entendu : (*Olhe Aqui estou*) dit-elle.

J'étais loin de m'attendre à semblable merveille ; j'ai habité, pendant six ans le Portugal et l'esprit d'une personne que j'y ai connue me disait : (*Regarde, je suis la* !)

Mme Régnier ne me connaissait pas, elle ignorait que j'eus habité ce pays étranger.

La séance ne fut pas terminée; la voyante s'endormit, se leva, chercha, ouvrit des boîtes, des tiroirs, ne trouvant pas ce qu'elle voulait elle s'impatientait ; elle vint à l'armoire qui était fermée, et avec ses ongles, chercha à l'ouvrir.

Je plaçai le trousseau de clefs sur un meuble, sans bruit ; elle le trouva.

Ce trousseau a 5 clefs ; sans hésiter elle prit la bonne, ouvrit l'armoire pour y prendre une liasse de lettres, choisit, chercha et finit par en sortir une, qu'elle garda dans la main, en disant le nom de la personne qui l'avait écrite et qui est vivante.

Puis, elle me donna des conseils et me cita des particularités connues de moi seule.

Ces deux cas sont tellement remarquables que je n'hésite pas, Monsieur, à vous en faire part.

Nous avons eu, depuis, plusieurs autres séances, toutes très intéressantes, qui classent Mme Régnier au nombre des sujets remarquables, et pouvant rendre de grands services dans bien des cas.

Ce compte rendu mérite-t-il d'être inséré dans votre *Revue Spirite* ? j'en serais heureuse ; d'autres personnes seront enchantées des manifestations dues à Mme Régnier.

CL. DEPLANQUE, Boulevard Saint-Germain, 41 et Mme J. MARTIN.

A PROPOS DE RÉINCARNATION

Nous donnons ci-après la préface que notre collaborateur M. de Vèze vient d'écrire pour le nouveau roman de M. A. B. : THOMASSINE.

AU LECTEUR

Le nouveau roman de M. A. B., *Thomassine* n'est pour ainsi dire que la suite de l'*Envoûtement* du même auteur (1), mais l'affabulation des deux

(1) Nous disons du même auteur, et c'est nécessaire, car un grand journal quotidien de Paris publie depuis des mois et des mois, un roman, comme suite de l'Envoûtement.

Un autre quotidien de Paris a publié un roman avec le même titre, quinze ou seize mois après l'apparition de l'Envoûtement de M. A. B.

romans étant complétement distincte, on peut les lire indifféremment l'un ou l'autre ; cependant la lecture des deux œuvres est préférable.

Dans l'*Envoûtement*, la scène se passe au Moyen-Age ; dans *Thomassine*, à l'époque de la Renaissance, sous la régence de Catherine de Médicis. Ces deux romans sont l'un et l'autre extrêmement intéressants ; le premier démontre, d'une façon évidente, que l'*Envoûtement* n'est pas une fiction, mais bien une réalité véritable. Après l'avoir lu, le lecteur n'a plus à se demander si l'on peut ou non envoûter ; du reste l'Envoûtement est aujourd'hui un fait expérimentalement acquis par des travaux scientifiques.

Dans *Thomassine*, l'auteur y démontre, pour ainsi dire, la *Réincarnation*, c'est-à-dire que l'homme après avoir vécu une première fois sur la terre y revient encore souvent, très souvent même, afin de se perfectionner, devenir meilleur, jusqu'au jour où il oublie sur la terre tout autre souci, pour ne conserver que celui de la charité, pour ne songer qu'à devenir *Altruiste*, c'est-à-dire bon et excellent envers son prochain, envers ses frères et changer pour ainsi dire cette vallée de misères et de larmes, sinon en Paradis, du moins en un séjour habitable pour tous les humains, ce qui n'est pas aujourd'hui.

Les personnes quelque peu instruites n'ignorent plus maintenant qu'avant de naître à la vie matérielle, l'homme vivait dans l'*astral*, c'est-à-dire dans les espaces interplanétaires ; et qu'à sa mort, il retourne dans ces mêmes espaces. De là des naissances successives dénommées *Incarnations* et *Réincarnations*.

Ces renaissances successives de l'homme sont absolument nécessaires à son perfectionnement, car la vie matérielle, la vie sur le *Plan physique*, est une sorte d'Alambic dans lequel une première distillation donne un liquide moins impur, et des distillations subséquentes fournissent des liquides de plus en plus épurés. Mais pour arriver à devenir Essence, *Quintessence* même, il faut distiller et redistiller un grand nombre de fois, c'est-à-dire, il faut que l'homme vive de nombreuses existences, de là de nombreuses incarnations pour son perfectionnement final.

La *Loi de la réincarnation*, admise de tout temps, chez un très grand nombre de peuples, est une loi des plus justes, des plus raisonnables, des plus logiques et nous ne comprenons pas qu'elle ne soit pas admise aujourd'hui d'une manière générale par tout le monde, car elle seule explique merveilleusement les *Lois de la vie* et les inégalités de position et de situation qui existent et ne peuvent ne pas exister parmi les hommes.

Cependant beaucoup de personnes répugnent à cette idée et ne peuvent l'admettre, surtout parmi les sectateurs de la Religion catholique romaine. Un grand nombre de ceux-ci se demande en effet, s'il peut croire à la Réincarnation, sans être accusé d'hérésie.

Nous ne pouvons comprendre qu'un catholique puisse se poser une pareille question, s'il connaît tant soit peu les *Ecritures Saintes*, comme nous allons voir.

La pluralité des existences de l'âme a été formellement admise par Saint Grégoire de Nysse qui nous dit : « Qu'il y a *nécessité de nature*, pour l'âme immortelle, d'être guérie et purifiée et que si elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures *subséquentes*.

Ceci démontre clairement la *Pluralité des existences* et partant la loi de la Réincarnation.

Saint Clément d'Alexandrie dit que la Réincarnation est une vérité transmise par la *Tradition* et autorisée par Saint Paul (1).

Les récits des Evangiles prouvent que les Juifs admettaient la réincarnation pour Elie et les Prophètes (2) au moins.

Dans plusieurs passages de Saint Mathieu (3), nous voyons Jésus affirmer que Jean-Baptiste est Elie réincarné ; mais de tous les passages de l'*Evangile* concernant le sujet, le plus remarquable est celui de Saint Jean (4) dans lequel on peut voir que les Juifs admettaient aussi que la réincarnation pouvait se produire pour tous les hommes : « Comme Jésus passait, il vit un aveugle de naissance. Les disciples lui demandèrent : « Maître, qui a pêché ? Est-ce cet homme ou son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi aveugle ? »

Jésus répondit : « Ce n'est point *qu'il ait péché*, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les Œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Puisqu'il s'agit ici d'un *aveugle de naissance* et que les Juifs demandent à Jésus s'il est aveugle parce qu'il a péché, cela signifie évidemment qu'ils voulaient parler des péchés que cette individualité avait pu commettre dans une précédente existence ; aussi leur observation est-elle toute naturelle et ne donne lieu à aucune explication interprétative ; et de même Jésus répond simplement sans s'étonner aucunement du sous-entendu concernant la *loi des Renaissances*. Il l'admet comme un fait incontestable, ne pouvant donner lieu à aucune discussion possible.

Aussi se contenta-t-il de répondre : « Ce n'est pas parce *qu'il a péché*, mais afin que les Œuvres de Dieu soient manifestées en lui... »

C'est-à-dire, afin que je puisse le guérir et prouver ma mission.

Nous devons ajouter que cette réponse nous paraît avoir été altérée par la main du copiste, qui, ne croyant pas sans doute à la réincarnation, a pu en effacer les traces plus manifestement exprimées qui pouvaient se trouver dans la véritable réponse du doux Nazaréen.

D'après ce qui précède, on voit que J.-C. était réincarnationniste ; dès lors, je ne vois pas pourquoi les chrétiens et même les catholiques puissent se

(1) Epitre aux Romains, XIV, 12, 14, 19.

(2) Voir Saint Marc, VI, 14, 15, 16 ; Saint Mathieu, XIV, 1, 2, Saint Luc, IX, 7, 8, 9.

(3) Saint Mathieu, XI, 7, 9, 13, 14 ; XVI, 13, 14 ; XVII, 12, 13.

(4) Saint Jean, IX, 1, 2, 3.

demander s'ils peuvent croire à la réincarnation, sans être traités d'hérétiques.

Du reste, de nos jours, un grand nombre de prêtres et d'évêques sont réincarnationnistes, ainsi M. de Montal, évêque de Chartres, dans un de ses mandements (1) approuve la réincarnation, et, au négateur du péché originel, il oppose la croyance permise aux vies antérieures.

Et du reste, des évêques, des papes et des conciles même pourraient s'inscrire en faux contre la réincarnation, que nous n'aurions pas à les croire, puisque le Fondateur du Christianisme était réincarnationniste, cela doit nous suffire. Il ne faut pas être plus royaliste que le roi!

Aussi dirons-nous avec l'auteur de la *Doctrine Esotérique* à travers les âges :

« La Doctrine de la Réincarnation ou des Renaissances ne nous paraît pas aujourd'hui discutable; quand un grand fait philosophique se transmet d'âge en âge, qu'il est du reste d'une absolue logique, on peut bien admettre qu'il est vrai.

. . . . . .

« Comme partisans de la réincarnation dans les temps modernes, nous pouvons mentionner : Paracelse, Lavater, Fontenelle, Dupont de Nemours, Giordano Bruno, Fichte, Van Helmont, Cardan, Guillaume Postel, J. Bœhme, Claude de Saint-Martin, Schelegel, Kant, Schopenhauer, Châteaubriand, Honoré de Balzac, Ballanche, Cavour, Mazzini, Sir Humphrey Davy, Massino d'Azeglio, Emilio Castelar, Bonnet, Ch. Fourrier, Jean Renaud, Georges Sand, Ch. Young, Shelley, Tennyson, Longfelow, Emerson, Allan Kardec, Pezzani, Eug. Pelletan, Louis Figuier, Louis Jourdan, Eugène Nus, Bonnemère, Charles Naudin, Victor Hugo, Victorien Sardou et tant d'autres, car nous ne saurions mentionner ici tous les hommes illustres qui sont Réincarnationnistes ou se sont montrés tels, par leurs travaux. Cette nomenclature qui serait fort longue ne saurait confirmer davantage, pensons-nous, l'opinion du lecteur à ce sujet.

Aussi ce que nous ne comprenons pas c'est qu'un grand nombre de spiritualistes, tant en Angleterre qu'en Allemagne, tant en Amérique qu'en France, ne soient point réincarnationnistes; c'est là un fait très surprenant, parce que, nous nous plaisons à le répéter, la Réincarnation est une loi absolument logique.

C'est pourquoi, M. A. B. a soutenu dans *Thomassine* cette thèse et espère par là augmenter le nombre déjà si considérable des réincarnationnistes !

J. Marcus de Vèze.

---

(1) Mandement pour l'année 1843.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCULTES

(Voir la *Revue* de Mai 1899).

CHAPITRE XVI

MAYAVI-RUPA, par DHARANI-DHAR KAUTHUMI, F. T. S.

Le commençant, éprouve toujours beaucoup de difficultés à comprendre la nature du principe occulte dont le titre de cet article est le nom. De temps en temps, ce sujet a été traité superficiellement, il a même parfois été approfondi, sans que, pour cela, la difficulté ait été entièrement résolue. Bien des fois il a été expliqué déjà que le *double* ou *spectre* d'un homme, vu à distance par différentes personnes, n'est que le *Mayavi-rupa*; les fantômes et les esprits sont donc de la même substance. C'est ce principe qu'on voit ordinairement, lorsqu'une personne apparaît dissociée du corps physique grossier. Le colonel Olcott en a très bien analysé les propriétés, dans sa lecture sur le « Fondement commun de toutes les religions » (Madras, 26 avril 1882).

Notre Président dit : Le Double est essentiellement une vapeur, un nuage, ou bien une forme solide selon son état de condensation. Etant donné, en dehors du corps certaines conditions atmospériques, électriques, magnétiques, telluriques, cette forme peut-être invisible, mais capable de se faire entendre et de donner d'autres preuves de sa présence; sous des conditions différentes, elle peut se présenter comme une ombre vaporeuse, et enfin, avec des conditions différentes encore, elle peut devenir parfaitement visible, et même tangible.

Parfois la forme fait preuve d'intelligence, et elle parle; parfois elle peut seulement se montrer. En fait, le *Mayavi rupa* est le produit de l'interaction de notre quatrième et cinquième principe, mentionnés dans le Fragment de Vérités occultes, n° 1, le *Kama rupa* et le *Manas*. Ceci est précisément ce qui demande des explications nouvelles.

Ces principes sont décrits dans « les Fragments », de la manière suivante :

3° Le corps astral (*Linga sarira*) composé de matière très éthérée, dans son état passif ordinaire, c'est l'exacte mais vaporeuse duplication du corps; son activité et sa forme dépendent entièrement de *Kama rupa*, seulement *durant la vie*.

4° La forme astrale (*Kama rupa*), ou corps de désir, est un principe définissant la configuration de l'Ego physique.

La difficulté est de comprendre comment *l'activité*, *la consolidation et la forme* d'une substance, peuvent être déterminées par une simple *configuration*, qui, considérée en elle-même, n'est qu'un être de raison.

De plus, il est clair, qu'il résulte de la relation de deux principes, telle que nous venons de l'indiquer, que l'activité, la consolidation et la forme de *Manas* et de *Linga sarira*, dépendent de ceux de *Kama rupa*; mais il n'a pas été dit, qu'il existe une force agissant de l'intérieur ou de l'extérieur, qui produise un changement dans le dernier principe nommé.

Nous sommes donc loin encore d'avoir une explication satisfaisante de la condition variable de quelques-unes des propriétés de *Linga sarira*; de plus, d'après la définition qui vient d'en être donnée, il est difficile de trouver beaucoup de différence entre ces deux principes, on peut simplement supposer que l'un est plus éthéré que l'autre.

Tous ces malentendus proviennent de la difficulté qu'il y a à exprimer en anglais, des idées qui ne sont pas familières à ceux qui parlent cette langue. Le terme, *corps astral*, est peut-être un peu trop vague pour traduire *Linga sarira*, qui signifie le corps, le principe qui donne à l'homme extérieur son caractère distinctif et devrait être restreint à sa signification véritable : l'homme intérieur, le double, le *Mayavi rupa*, une combinaison du troisième et quatrième principe, avec une idée du cinquième.

Mais, quoiqu'on en dise, le *Kama rupa* n'est certainement pas représenté exactement par *la forme astrale* ; l'expression *corps de désirs*, quoiqu'elle ne soit pas non plus tout à fait exacte, est certainement préférable. *Kama rupa* est le principe dans lequel la volonté réside; c'est la substance de la volonté, ce que celui qui a étudié sérieusement les *Fragments* a sans doute déjà compris.

Dans le numéro VIII de la série (Théosophiste de mai, 1883, page 195), il dit : « Le quatrième parcours qui a lieu maintenant, est celui dans lequel le quatrième principe, la Volonté, le Désir, est entièrement développé; » il résulte de là, que le chéla laïque qui écrit les Fragments, sait très bien ce que *Kama rupa* est réellement, mais peut-être que, dans les commencements, il n'a pu l'expliquer aussi bien qu'il l'aurait désiré. H.X. dans ses « Aperçus de Théosophie ésotérique, n° II, » a réussi à définir le quatrième principe.

Il est bien avéré que chaque principe pénètre celui qui le précède immédiatement; dans la table donnée dans les *Fragments*, le *Kama rupa* est donc le fac simile du corps physique, plus vaporeux que le *Linga sarira* qui, avec le *jiva*, forme le lien qui l'attache au corps. Toute interruption de cette communion est marquée par la maladie.

Ceci fera comprendre quelque peu les cures mesmériques; la volonté de l'opérateur va droit à la source du mal qu'elle annihile.

Lorsque, à force de mener une vie immorale, et de s'abandonner à des pensées vicieuses, l'un des principes intérieurs a été vicié, alors le mesmérique n'est plus d'aucune utilité.

La compréhension correcte du quatrième principe, fera disparaître bien des malentendus et éclaircira plus d'un point obscur. Il a été difficile de comprendre, comment *Kama rupa* peut déterminer la configuration du cinquième; mais tous comprendront comment une puissante volonté peut produire une intelligence brillante. De plus il est parfaitement prouvé, par des témoignages irrécusables, que des personnes sur le point de mourir, se sont repris à vivre et qu'elles avaient vu une brillante figure éthérée leur faire des passes. Cette figure, c'est le *Mayavi rupa* de quelque maître en occultisme, dont la volonté détermine la guérison.

Dans ce cas, les principes intérieurs reçoivent directement l'influence du *Mayavi rupa*. Des volumes entiers, pourraient être édités, contenant des exemples bien prouvés de pareils cas.

En finissant, je prie humblement le vénérable Swami d'Almora, de croire que, puisque le *Mayavi rupa* peut guérir, il peut aussi tuer, sans un corps.

Note du traducteur : Nous avons terminé ce long travail; notre seul souhait, c'est qu'il ait été utile aux studieux qui veulent connaître les théories ésotériques des théosophistes actuels.

Les vérités énoncées dans les Fragments de vérités occultes sont compliquées, des noms nouveaux ne les simplifient pas.

Or, si en France nous aimons ce qui est simple et clair, et si la théosophie n'a pu satisfaire cette tendance nationale, nous ne l'étudierons pas moins, car Dieu Parabrahm a semé de grandes vérités sur toutes choses.

LEYMARIE.

LA FIN DE L'HUMANITÉ

Combien de fois des prophètes de malheur nous ont prédit la fin du monde, partant de notre humanité terrienne.

Voici un nouveau Jérémie : M. le marquis de Nadaillac qui, sous le titre de cette étude, vient nous donner des aperçus très curieux (1) que nous étudierons au point de vue psychique.

Son étude débute ainsi :

Tout ce qui a un commencement aura une fin!

Ceci nous paraît vraisemblable, aussi là n'est pas la question, mais bien de connaître, si possible, à quel moment aura lieu cette fin?

D'après les travaux de M. Faye, de l'Institut (2), de M. Lapparent et du général Brialmont, la fin du monde serait relativement prochaine; elle surviendrait dans trois ou quatre cents ans. M. de Nadaillac n'y croit guère

---

(1) Brochure in-8° de 41 pages (*Extrait du* CORRESPONDANT, Paris, De Soye et fils imprimeurs, 1897 (*non mise dans le commerce*).

(2) *L'origine du Monde.*

pour cette époque et nous sommes de son avis, aussi le félicitons-nous de n'être pas aussi pessimiste que les auteurs que nous venons de nommer.

Personnellement nous ajouterons, qu'il est peut-être très fâcheux que la fin du monde soit beaucoup plus éloignée, car si la *vie terrienne* n'existait plus, l'être humain, l'humanimal vivrait dans un autre milieu, dans un autre monde et serait probablement moins malheureux que sur cette terre, sur laquelle de grands besoins matériels rendent en général, l'existence de l'homme si misérable !

Comment s'accomplira la fin de notre monde ? Par la congélation, car, écrit un savant éminent : « Le soleil se condense et se contracte. Sa fluidité actuelle doit aller en s'affaiblissant. Il arrivera un moment où la circulation qui alimente la photosphère commencera à se ralentir ; alors la radiation de chaleur et de lumière diminuera ; la vie végétale et la vie animale se resserreront de plus en plus vers l'équateur terrestre ; quand cette circulation aura cessé, la brillante Photosphère sera remplacée par une croûte opaque et obscure qui supprimera immédiatement toute radiation lumineuse. » D'où plus de chaleur, partant plus de vie, tout, la mer elle-même étant congélée.

Voilà une première fin, mais il y en a d'autres ; voici celle indiquée par M. Lapparent (1).

« D'après les données les plus récentes de la science, l'altitude moyenne de la terre ferme peut être représentée par un plateau uniforme dominant de 700 mètres le niveau de la mer. Ce plateau est l'objet d'incessantes attaques de l'Océan d'un côté, des agents atmosphériques de l'autre. Les rivières ne cessent de porter à la mer les menus débris de roches désagrégées par les alternatives de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud, de la gelée et du dégel. Cette action constante diminue chaque année la masse continentale dans une proportion que l'on a évaluée à plus de 10 kilomètres cubes (2).

« Il faut encore tenir compte de l'action dissolvante des eaux continentales chargées d'acide carbonique. D'après les études faites à l'embouchure du Mississipi, de la Tamise et du Danube, la quantité de matières en dissolution enlevées annuellement aux continents ne serait pas inférieure à 5 kilomètres cubes.

« Il est enfin un troisième facteur, l'ablation des falaises qui forment nos rivages, que M. Lapparent apprécie et qu'il porte à 3 mètres par siècle (c'est là un minimum). Il permet de conclure que tandis que les eaux courantes

---

(1) *Bulletin de la Société de géographie*, 1890, p. 472.

(2) Murray, *Scottish Geographical Magazine*. Nous nous demandons comment Murray a pu évaluer *exactement* le cube de ces destructions et celui de celles qui vont suivre ? E. B.

enlèvent à la terre ferme plus de 10 kilomètres cubes, la mer n'atteint pas même le dixième de ce chiffre (1).

« Ces chiffres réunis donnent un total de 15 à 16 kilomètres cubes enlevés chaque année à la masse continentale, et si l'on tient compte des dépôts sédimentaires qui viennent se loger au fond de la mer, l'altitude du plateau subit chaque année une perte de 155 millièmes de millimètre. »

M. de Nadaillac a soin d'ajouter que ces calculs ne peuvent être qu'approximatifs ; nous sommes absolument de son avis, nous ajouterons même qu'ils sont faux, car enfin si les falaises s'abaissent, les fonds de la mer se relèvent un peu moins, nous le voulons bien, mais enfin ils s'élèvent assez pour un jour transformer la mer en collines, puis en montagnes et les rôles sont renversés, voilà tout.

Mais M. de Nadaillac veut les supposer exacts pour conclure en disant que « si les agents actuels continuent leurs actions dans des conditions semblables à celles dont nous sommes témoins, il faudrait quatre millions et demi d'années pour raboter complètement la surface de la terre, entraîner l'inévitable submersion des continents et mettre fin sur notre globe à toute vie végétale ou animale. »

On voit par les lignes qui précèdent que nous pouvons encore revenir plusieurs fois sur la terre avant d'être témoins dans une incarnation quelconque de la fin de l'humanité. Toutefois, ajoute notre auteur :

« Il n'en serait pas de même, si les conclusions présentées par le général Brialmont de l'Académie royale de Belgique étaient fondées (2). Dans un petit nombre de siècles, trois ou quatre au plus, l'homme se trouverait en face des problèmes les plus redoutables de tous ceux qui ont marqué son existence, dus cette fois non à des agents sur lesquels il ne peut exercer une action, mais à sa seule initiative, à sa volonté. L'accroissement de la population du globe est aujourd'hui si *rapide* (3), que si elle devait continuer dans les mêmes proportions, l'étendue des terres cultivables ne suffirait plus à sa subsistance et à celle des bestiaux indispensables à ses besoins. Le résultat ultime des progrès dont nous sommes si fiers, serait donc l'anéantissement de la race humaine, le retour à la barbarie des survivants, et cela, je le répète dans quelques siècles à peine.

Ce qui précède nous paraît empreint d'une grande exagération. D'abord l'accroissement de la population n'est pas tellement rapide, qu'il y ait lieu de

(1) M. Lapparent nous donne les éléments de ce calcul. Il admet 50 mètres comme la hauteur moyenne des falaises, 200.000 kilomètres comme longueur des côtes (Elisée Reclus, *Les Continents*). Appliquant ces chiffres à ceux qui expriment la superficie, aujourd'hui bien connue de la terre, on trouvera que la perte admise de 1.500 mètres cubes par kilomètre et par an, donnera 300 millions de mètres cubes, soit journellement trois dixièmes de mètre cube environ.

(2) *Classes des sciences*, 16 décembre 1896.

(3) Beaucoup de sociologues soutiennent le contraire.

s'en préoccuper d'ores et déjà ; les guerres, les épidémies, le surmenage, etc., sont là pour empêcher le cannibalisme supposé par le brave général belge ; quant aux *bestiaux indispensables aux besoins de l'homme* ; on peut admettre que la machinerie, les moteurs mécaniques et l'alimentation végétarienne ou chimique de l'homme lui permettront de se passer du concours des animaux pour quoi que ce soit. Un peu plus loin du reste, nous reviendrons sur l'alimentation de l'homme et nous poursuivrons ici le dépouillement de la brochure de M. de Nadaillac : « L'homme, dit-il, a certainement vécu sur la terre depuis plus de dix mille ans. Les découvertes qui se renouvellent chaque jour apportent les preuves les plus sérieuses à l'appui de ce chiffre ; elles permettent même d'affirmer que c'est là un minimum et qu'il serait difficile avec un nombre aussi restreint de siècles, de remonter jusqu'aux contemporains du grand tigre et du grand ours, jusqu'aux troglodytes n'ayant pour habitation que les cavernes creusées par les eaux ; pour armes et pour outils, que quelques cailloux grossièrement taillés. »

Ici l'auteur nous parle de la population du globe dans l'Antiquité et des fléaux qui, pendant le Moyen-Age, décimèrent l'Europe, l'Asie et l'extrême-Orient.

Puis vient une question de population dans laquelle nous ne saurions entrer, nous nous bornerons seulement à en détacher la population de la France à différentes époques, ce qui peut intéresser nos lecteurs.

Au temps de César, la Gaule comptait	6.700.000
Sous les Antonins	8.700.000
Sous Charlemagne, la France	8 à 9.000.000
Au début du XIV^e^ siècle	22.000.000
Sous Charles IX	20.000.000
A la mort de Louis XIV	18.000.000
Sous Louis XVI.	26.000.000
En 1801.	27.000.000

Dans le § III de sa brochure, l'auteur étudie les progrès au XIX^e^ siècle, l'accroissement de la population, la natalité en Europe, d'après le général Brialmont, la mortalité, la durée moyenne de la vie humaine, sa prolongation. Le même général fournit une statistique sur ce qu'ont coûté d'hommes les guerres modernes.

« Les grandes guerres de la première République et de l'Empire ont coûté, à l'humanité, dit le général Brialmont, 5 millions d'hommes ; la guerre de Crimée 750,000, celle d'Italie de si courte durée, 45.000 ; la guerre de Sécession, en Amérique, 232.090 ; la guerre entre l'Autriche et la Prusse, terminée par la bataille de Sadowa, 45.000 ; nos tristes guerres de 1870, 315.000 hommes et au sujet de celles-ci une suite nous informe que ce chiffre n'est pas exagéré, que les décès pour les quatre années qui ont précédé la guerre se sont élevés en moyenne à 878.000 ; or, 1870 en a donné 1.046.909 et 1871, 1.271.010 décès, soit pour les deux années une augmen-

tation de 461.919 qui représentent approximativement pour la France, le total des victimes de la guerre. Il faut ajouter les pertes des Allemands non moins considérables que les nôtres. Le général Brialmont ne compte que ceux qui sont morts sur les champs de bataille.

Dans les § IV et V, M. de Nadaillac étudie la population du globe, puis parlant de la science moderne, il vient à dire qu'avec le progrès incessant « il ne paraît pas exagéré de porter au double, au triple même, le nombre d'hectares cultivables et leur produit à un taux supérieur au produit actuel, alors qu'arrivera l'échéance fatale annoncée par le général Brialmont. Que deviennent les calculs précis qu'il donne et comment les discuter dans l'ignorance complète où nous sommes des nouvelles conditions d'existence qu'apportera l'avenir? »

On ne saurait mieux dire, mais les lignes précédentes démolissent absolument toute prévision possible de la fin du monde.

Si nous poursuivons le dépouillement de la brochure, nous y voyons que l'auteur s'occupe de la question des combustibles, question dont nous nous sommes beaucoup occupé nous-même dès 1870 (1).

Et l'auteur nous dit : « L'inégalité entre l'accroissement de la population et l'accroissement des forces productives du sol, n'est pas le seul danger qui menace l'humanité. Dans un temps assez prochain peut-être, le combustible fera défaut. Les forêts seront depuis longtemps défrichées, souvent avec une coupable imprévoyance (2). Partout où le nombre d'hommes augmente, elles disparaissent rapidement, et déjà l'on peut prévoir l'épuisement des houillières ou des gisements de pétrole, qui ne se reconstituent pas ou qui se reconstituent avec la plus extrême lenteur. La consommation du charbon s'accroît dans de formidables proportions ; de 1800 à 1860, elle est montée en Angleterre de 10 millions à 108 millions de tonnes ; elle s'élève actuellement à 170 millions, et si les progrès de l'industrie continuent tels que nous les voyons aujourd'hui, dans un demi siècle la con-

---

(1) Dans un volume technique : Traité complet *théorique et pratique de la Tourbe*. 1 vol. in-8 avec figures. Librairie Polytechnique de Baudry, Paris, 1870.

(2) L'Industrie contribue largement à cette destruction. Pendant le cours de l'année 1896, pour n'en donner qu'un exemple, la France et l'Angleterre avaient manufacturé plus de 400.000 tonnes de pâte chimique de papier, avec des bois importés de Suède et de Norvège. Ce chiffre représente le rendement en cellulose, de pins ou sapins âgés au moins de 30 ans. Un pin de 35 à 40 ans ne peut fournir plus de 150 kilogrammes de pâte, propre à la papeterie. On peut juger par ce détail de l'immense destruction des conifères. Avec une semblable consommation, toutes les forêts de l'Europe auront disparu en un demi-siècle (Urbain, *Les succédanés du papier*). On peut consulter sur le passé, Alfred Maury, *Les Forêts de l'ancienne Gaule*. Le reboisement des pentes dénudées de nos montagnes est une nécessité qui s'impose à bref délai.

sommation annuelle approchera de 300 millions (1). Il est évident qu'avec une semblable consommation, les gisements de houille seront épuisés ou inexploitables dans un délai assez court. Les savants discutent sur le terme fatal. Jevons et Price Williams parlent d'un siècle (2). Cette période paraît trop limitée à Hull et, dans un travail sur les houillières de la Grande-Bretagne, il estime que si l'on descendait à 4.000 pieds de profondeur (3), on pourrait extraire dans la seule Angleterre 140 milliards de tonnes et assurer la consommation à raison de 300 millions de tonnes pendant quatre siècles et demi. L'exploitation des houillières dans de semblables conditions peut-elle être fructueuse? Nous ne le pensons pas. La ventilation et l'épuisement des eaux seraient trop onéreux et le grisou deviendrait une menace perpétuelle sous la pression à laquelle il serait soumis. Mais la science est loin d'avoir dit son dernier mot et ce qui, au point de vue scientifique ou économique, est à peu près impossible aujourd'hui, deviendra facile dans l'avenir avec les ressources qu'elle saura créer, avec les procédés nouveaux dont elle saura très probablement doter l'humanité. »

..... Combien existe-t-il dans la nature de forces inutilisées ou incomplétement utilisées ? Ces forces seront les moteurs de l'avenir, les sources du mouvement et de la chaleur. Le vent, les chutes d'eau, les marées, l'aither même deviendront les serviteurs de l'homme et faciliteront sa marche en avant. Qui donc se doutait, il y a bien peu d'années encore, du parti que l'on pouvait tirer des célèbres chutes du Niagara?

Depuis le 1er octobre 1896, le problème est résolu, on utilise déjà ou on utilisera dans quelques mois, une force de 25.625 chevaux (4). Ce n'est là évidemment qu'un faible début, la transmission de la force à distance est encore à peine connue et le Niagara est un réservoir inépuisable (5).

Ce que le Niagara fait pour l'Amérique du Nord, le Nil peut le faire pour l'Egypte. M. Prompt, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées, propose de

---

(1) Ou s'abaissera de 10 à 15 millions de tonnes seulement par suite d'un nouveau combustible, l'électricité, par exemple, dont les moteurs producteurs sont alimentés aujourd'hui par la houille ou les chutes d'eau. La houille sera un jour remplacée non seulement par la tourbe, mais peut-être par les détritus des villes avec lesquels on fera des sortes de charbons agglomérés par suite de leur compression avec de puissantes machines.

E. B.

(2) Voir ce que nous disons au sujet de l'épuisement de la houille dans notre Traité de la Tourbe ; 1 vol. in-8 avec figure, Paris. Librairie Polytechnique, J. Baudry, 1870.

(3) Environ 1.250 mètres.

(4) Rankine, *Electrical Engineer*, *Nature*, 6 mars 1897.

(5) On s'occupe également, de l'autre côté de l'Atlantique, d'utiliser le Saint Laurent qui, dans le Comté Masséna, présente des chutes mesurant plus de 16 m.

se servir des cataractes comme générateurs d'électricité. Le projet, paraît-il, est très exécutable et déjà on peut prévoir les filatures, les sucreries, les irrigations si importantes dans le pays, mues par ce nouveau moteur (1).

Il faut, dit un chimiste éminent, utiliser la chaleur solaire; il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Cette dernière peut être captée en creusant des puits de 3 à 4.000 mètres de profondeur, ce qui n'est peut être pas impossible pour les ingénieurs de nos jours, ce qui ne le sera assurément pas pour les ingénieurs de l'avenir. L'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une puissance motrice d'une force immense, ressource suprême de l'humanité. M. Berthelot ne s'arrête pas dans cette voie féconde, dans ces espérances réalisables peut-être, dans un avenir plus ou moins éloigné, il s'engage dans le pays des chimères d'où l'on ne peut revenir. « Le jour, continue-t-il, où l'énergie sera fournie économiquement, on ne tardera pas à obtenir de nouvelles substances alimentaires (2), à fabriquer des aliments de toutes pièces avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tirée de l'atmosphère ». Je doute fort que les amis socialistes ou collectivistes du savant Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences acceptent volontiers le menu qu'il leur prépare : « Une petite tablette de matière azotée, une petite motte de matière grasse, un petit morceau de fécule ou de sucre et un petit flacon d'épices, le tout exempt de microbes pathogènes. »

Accepteront-ils plus volontiers l'avenir qu'il leur annonce? « Quand la chimie aura accompli dans le monde cette révolution, disait-il dans un banquet récent (3) il n'y aura plus ni champs couverts de moissons ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux; l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinctions entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sables deviendraient le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraissées de putréfactions qui sont aujourd'hui le siège de notre agriculture. La terre deviendra un vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines où la race humaine vivra dans l'abondance du légendaire âge d'or. »

---

(1) Correspondance du *Times*, mars 1897.

(2) « La science, observe le général Brialmont est parvenue à extraire des minéraux, la glucose et des corps gras, pourquoi n'en extrairait-elle pas la matière du blé qui se compose d'amidon, de cellulose et de gluten, dont les éléments constitutifs sont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. » (*Loc. cit.* p. 921.)

(3) Banquet des chambres syndicales des produits chimiques, avril 1894.

« Ajoutons, dit M. de Nadaillac, que ces temps merveilleux approchent ; c'est en l'an 2000 dans un peu plus d'un siècle que ceux qui nous remplaceront, en verront naître l'aurore. Il ne s'agit que de découvrir une chimie nouvelle qui change la nature de l'homme aussi profondément que la chimie actuelle transforme et transformera de plus en plus la nature matérielle. On a souvent dit que le génie était voisin de la folie ; en serait-il de même de la science qui ne croit qu'en elle-même? »

Pour nous, nous supposons que, par suite d'un entraînement, par un changement dans sa manière de vivre, l'homme n'aura plus besoin de satisfaire à un tas de besoins qui lui sont aujourd'hui choses indispensables. Il faut espérer qu'en se dématérialisant un peu, l'homme vivra d'une manière différente de celle d'aujourd'hui ! Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Vous ne mourrez pas tous, mais tous vous serez changés ! »

Tel est également notre sentiment.

(*à suivre*) ERNEST BOSC.

BIBLIOGRAPHIE

ENSEIGNEMENTS SPIRITUALISTES reçus par W. Stainton Moses (M. A. OXON) (1).

Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs le grand spiritualiste anglais qui fut Stainton Moses, le fondateur de l'*Alliance spiritualiste* de Londres.

Le présent volume est un hommage rendu par les membres du Conseil de l'*Alliance*, à leur bien-aimé fondateur. C'est une courte préface du Président de ladite *Alliance*, E. Dawson-Rogers, qui nous l'apprend.

L'œuvre débute par une notice biographique sur *William Stainton Moses*, qui, né le 5 novembre 1839, est mort le 5 septembre 1892 ; il est donc mort jeune, à 53 ans à peine, mais il a eu une existence bien remplie, et c'est là ce qui importe à son karma.

Cette notice est écrite par Charlton Templeman Speer ; elle est suivie d'une courte note du traducteur : X. qui explique parfaitement ce qu'est l'œuvre traduite ; aussi la donnerons-nous *in-extenso*, pour l'édification de nos lecteurs.

« ... Le lecteur ne doit pas oublier que les *Enseignements spiritualistes* ont été dictés à un médium théologien, chercheur de bonne foi, mais réfractaire d'abord, à ces révélations, raisonneur, habitué aux arguties et se servant d'un langage assez spécial.

« Il a fallu pratiquer des coupures pour ne pas fatiguer inutilement l'at-

(1) Un volume in-8°, Paris, P.-G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, 316 pages, 3 fr. 50.

tention, mais la traduction française a conservé autant que possible le caractère du texte original.

« Cette série de messages qui offre peu d'informations nouvelles à ceux qui sont déjà versés dans l'étude des recherches psychiques, les intéressera cependant, parce que certains mots, certaines phrases — soulignées d'ailleurs, partout où on les a trouvés —, ont un sens ésotérique parfaitement conforme à celui de l'antique science de la Sagesse, sens non moins indiqué par les paroles du Christ, ayant trait aux mystères révélés à ceux-là seuls qui savent voir et entendre.

« Ces instructions d'ordre encore élémentaire et remontant à vingt-cinq ans, engageront peut-être quelques personnes inexpérimentées à ces matières à poursuivre leurs investigations sur un sujet, qu'on ne devrait jamais perdre de vue. »

L'ouvrage renferme ensuite une introduction et se trouve divisé en trente-deux sections, qui traitent des matières les plus variées du Spiritualisme.

Une courte nomenclature en donnera un aperçu aux lecteurs :

Révélation, ancienne et nouvelle. — Conflit spirituel. Messagers et messages. Diversités des dons spirituels. Croyance spirituelle. Le grand maître. L'Idée de Dieu. La prière. Difficulté de croire. Enseignement religieux. Aucune religion n'a le monopole du spiritualisme. La Religion du corps et de l'âme. Dieu et l'homme. Ecriture directe. La terre au point de vue de l'esprit. Les histoires Bibliques. L'obscurité avant la lumière. L'Inde, berceau des religions. Théologie Egyptienne. Développement spirituel. Vie et Mort. Progrès et Rétrogression, etc.

Comme on voit, les matières développées dans cette œuvre sont nombreuses, mais une certaine réitération se produit dans tous ces morceaux choisis dans l'œuvre du spiritualiste anglais; aussi ne faut-il pas lire ce livre comme un roman, mais par fragments et réfléchir sur chacun d'eux. Alors, dans ce cas, la lecture n'en sera ni monotone, ni fatigante, et deviendra instructive certainement. E. B.

L'AME EST IMMORTELLE (1)

Le spiritisme est depuis quelques années en butte à de nouvelles et ardentes attaques. Il ne faut pas s'en étonner. Il y a quelque vingt ans il n'y avait guère que les livres d'Allan Kardec pour propager cette doctrine, tandis qu'aujourd'hui, il paraît presque chaque mois des livres qui traitent de la *question psychique*, et comme ces livres sont généralement très bien faits

(1) 1 vol. in-18. Paris, 1890. 3 fr. 50.

ils amènent sinon des adhérents convaincus à la doctrine, au moins de nombreux lecteurs qui la discutent ; et c'est déjà un point important.

Un des auteurs les plus en vue dans cet ordre d'idées, c'est M. G. Delanne dont nos lecteurs connaissent les ouvrages déjà nombreux et qui vient de publier chez Chamuel un nouveau volume intéressant : L'AME EST IMMORTELLE, *démonstration expérimentale.*

Ce volume de plus de 400 pages est le résumé le plus complet de ce qu'on a dit et écrit sur la question. Il fournit tous les renseignements, tous documents qui militent en faveur de l'immortalité de l'âme et les preuves en faveur de celle-ci sont si nombreuses et si variées, que même les *Néantistes* les plus invétérés sont obligés de se rendre à l'évidence, s'ils sont de bonne foi.

Dans ce volume la démonstration de l'âme est faite *ex-professo* et cela d'une façon expérimentale autant que la science commence à le permettre aujourd'hui. Nous recommandons surtout à nos lecteurs de lire la deuxième partie de cette très-utile publication; c'est de beaucoup la partie la plus moderne et la plus concluante.

Nous ne ferons qu'un léger reproche à l'auteur c'est de fournir des conclusions peut-être un peu trop affirmatives,au sujet de divers procédés photographiques.

Nous estimons, en effet, que l'œuvre aurait gagnée à être présentée par un esprit un peu sceptique, tandis que M. G. Delanne est un convaincu, qui parfois ne discute pas des choses et des faits qui sont encore pour nous discutables.

Cette légère critique faite, il ne nous reste plus qu'à louer sans réserve l'œuvre de notre jeune confrère et à l'encourager à poursuivre le bon combat, à démontrer surtout que sans le spiritisme, la plupart des découvertes modernes seraient encore en germe dans l'œuf, où elles sommeillaient depuis des siècles et des siècles. La question de l'aura et des effluves humains,par exemple, commencent à sortir de l'inconnu, à être expliqués, et cependant, Reichenbach qui le premier,il y a quelque soixante ans la faisait connaître, a été traité de fou et d'illuminé. Ce qui prouve toujours la même chose : c'est qu'il est très fâcheux pour un esprit clairvoyant d'être trop en avant de son époque.

Et c'est là le reproche que nous pourrions adresser à M. Delanne.

Mais est-ce bien un reproche?

Nous ne le pensons pas,c'est bien plutôt un compliment ; aussi le lui adressons-nous du fond du cœur en lui disant : *macte animo.*

E B.

UNE ÉCHAPPÉE SUR L'INFINI, par Ed. Grimard, 1 vol. in-18, Paris, Leymarie éditeur, 42, rue Saint-Jacques. — Le titre même de ce volume est très bon, mais le livre lui-même est meilleur encore. L'auteur y traite de la question de l'au-delà, son sous-titre l'indique du reste : *Vivre, mourir, revivre.*

L'ouvrage est très intéressant parce qu'il est synthétique ; les matières qui figurent dans le corps de cette œuvre sont très considérables, si considérables que si nous n'en voulions faire qu'une simple énumération, il nous faudrait y consacrer plusieurs pages de la *Revue*. Nous nous bornerons donc à indiquer les lignes principales.

Dans le premier chapitre l'auteur y parle du *problème de la vie* ; dans le second et le troisième, des aurores de l'humanité et du plan divin ; dans le quatrième et cinquième, nous y voyons l'épopée de la vie, la mort ; dans le chapitre sixième, la renaissance, suivie des preuves et témoignages. Puis le spiritualisme moderne est très étudié dans les chapitres suivants, en Angleterre, en France, en Allemagne, dans le reste de l'Europe ; ce qui nous conduit au chapitre XIII où sont exposés des faits peut-être un peu trop connus, mais qu'il est bon de mettre sans cesse sous les yeux d'un certain public.

Tout est passé en revue dans ce volume qui est dédié aux dames, ce qui saura lui assurer un grand succès ; il faut du moins l'espérer.

« C'est aux femmes particulièrement, nous dit l'auteur (p. V) que je dédie ce livre, parce que c'est au fond de leur âme respective que retentissent, en écho, les vibrations les plus délicates du monde physique.

« Bien plus important et plus efficace que celui de l'homme est le rôle que joue la femme dans l'œuvre de l'évolution morale de l'humanité. Combien n'y a-t-il pas de ces créatures héroïques qui par leur courage, leur dévouement désintéressé, leur tendresse inépuisable, leur affinité naturelle pour toutes les idées généreuses sont déjà parvenues à moitié chemin du ciel. »

« Enfin n'est-elle pas femme, cette *Psyché* dont nous racontons la longue et émouvante histoire et dont la figure symbolique représente l'âme humaine avec toutes ses virtualités latentes et toutes ses perfectibilités? »

On n'est pas plus galant et nous espérons bien que les dames aideront à la propagande du beau livre dont nous aurons essayé de donner une idée bien imparfaite, mais que le lecteur l'achète et nous sommes certain qu'il nous remerciera de le lui avoir signalé. J. M. DE VÈZE.

FRÈRE JACQUES, *Réflexions d'un solitaire*, (plaquette de 87 pages, 1 fr.), opuscule injustement négligé par la critique et que nous recommandons à ceux que préoccupent les questions religieuses et sociales du présent.

L'auteur (une femme) a dédié ces pages « à tous les jeunes qui ont soif d'idéal et à qui la perspective d'une réforme profonde sur eux-mêmes d'abord, et sur le milieu social dans lequel ils vivent ne paraît pas au-dessus de leurs forces ». C'est « une esquisse de réforme religieuse et sociale. »

L'auteur n'a pu évidemment approfondir et développer les idées exposées courageusement, parfois avec éloquence. Elle essaie de concilier le mystère de la croyance, affirme ses croyances spiritualistes et sa foi en l'immortalité des justes, combat les exigences des églises, en particulier du catholicisme, loue en passant la vertu intime du protestantisme, s'élève contre l'asservissement des dogmes qui tuent l'esprit, et réclame enfin l'élargissement de la chrétienté par la réconciliation en Jésus-Christ des églises rivales. Ce sont les mêmes revendications que celles de Moritz von Egidy en Allemagne et du Père Hyacinthe chez nous; les besoins auxquels elles répondent sont en effet généraux et humains.

La partie la plus documentée, la plus personnelle aussi, a trait aux réformes sociales, en particulier à *la nationalisation du sol*. Il y a là des vues excellentes sur l'agriculture et les moyens propres à en relever la puissance et le prestige.

Signalons enfin des pages vigoureuses contre la guerre et le militarisme, et dont l'intérêt d'actualité ne peut que gagner par les circonstances présentes. Ce livre est une voix courageuse parmi les milliers qui réclament aujourd'hui des réformes. A ce titre déjà, il avait droit à notre attention.

ALFRED MOULET.

Revue Chrétienne, du 1er mai 1899.

POURQUOI LA VIE ? (Nouvelle édition, 64e mille) 0 fr. 15 (et CHRISTIANISME ET SPIRITISME), de M. Léon Denis, librairie Leymarie, 2 fr. 50.

En cette fin de siècle où d'aucuns s'efforcent de répandre des doctrines de négation et de haine, doctrines toujours stériles, quand elles ne sont pas meurtrières pour la pensée humaine, il est particulièrement doux et réconfortant de voir un écrivain, un philosophe aussi remarquablement doué que M. Léon Denis, tenter de réagir et par la plume et par la parole, avec toute l'autorité qui s'attache à son nom et à son beau talent, contre cette œuvre de malfaisance sociale.

Cette fortifiante conviction, le nouvel opuscule de M. Léon Denis, *Pourquoi la Vie ?* nous l'aurait apportée une fois de plus si nous ne l'avions déjà puisée dans la lecture de ses précédents ouvrages, dans *Christianisme et Spiritisme* notamment, qui a fait l'objet d'un compte rendu bibliographique paru il y a un mois environ dans les colonnes de ce journal. Mû par un sentiment de haute philantrophie, M. Léon Denis a eu la touchante idée de dédier sa très attachante étude « à ceux qui souffrent. » Elles devraient être, en effet, le *vade mecum* des innombrables meurtris à vaincus de l'âpre lutte pour la vie, ces pages toutes empreintes de pitié fraternelle, de compassion émue pour les malheureux et les déshérités d'ici-bas. Par

la perspective d'un au delà basé sur la loi de réincarnation, plus vrai, plus humain, moins rigoureux surtout que celui de la tradition chrétienne, elles consolent et réconfortent les affligés, en même temps qu'elles apprennent aux puissants de ce monde à être doux, fraternels et pitoyables aux faibles.

Venant à parler dans le chapitre VIII des preuves expérimentales du spiritualisme moderne, M. Léon Denis émet ce principe : « Les âmes des morts se révèlent aux humains. Elles manifestent leur présence, s'entretiennent avec nous, nous initient aux mystères des vies renaissantes, aux splendeurs de cet avenir qui sera le nôtre. » Après avoir fait justice des sarcasmes faciles qui ont accueilli le spiritualisme moderne à sa naissance, M. Léon Denis nomme parmi les spirites illustres, morts aujourd'hui, Allan Kardec, Victor Hugo, Henri Martin, Esquiros, Pierre Leroux, et parmi les vivants, en Angleterre, l'éminent physicien W. Crookes, qui a découvert la matière radiante ; Sir Russel Wallace, l'émule de Darwin ; Warley, ingénieur des postes et télégraphes ; en Amérique, le jurisconsulte Edmonds, président du Sénat ; le professeur Mapes, de l'Académie nationale ; en Allemagne, l'illustre astronome Zœllner, les professeurs Ulrici, Weber, Fechner, de l'Université de Leipzig ; en France, Camille Flammarion, le docteur Paul Gibier, élève de Pasteur, Vacquerie, Eugène Nus, Fauvety, et enfin en Italie, Lombroso, une des lumières du monde scientifique moderne.

M. Léon Denis termine par cette admirable conclusion qui résume de très éloquente façon les principaux points du spiritualisme moderne, et que nous sommes heureux de reproduire dans nos colonnes.

« Existence de Dieu, intelligence directrice, loi vivante, âme de l'univers, unité suprême où viennent aboutir et s'harmoniser tous les rapports, foyer immense des perfections, d'où rayonnent et se répandent dans l'infini toutes les puissances morales : Justice, Sagesse, Amour !

« Immortalité de l'âme, essence spirituelle qui renferme à l'état de germe toutes les facultés, toutes les puissances ; qui est destinée à les développer par ses travaux, en s'incarnant sur les mondes matériels, en s'élevant par des existences successives et innombrables, de degrés en degrés, jusqu'à la perfection.

« Communion des vivants et des morts ; action réciproque des uns sur les autres ; permanence des rapports entre les deux mondes ; solidarité de tous les êtres, identiques dans leur origine et dans leurs fins, différents seulement par leur situation transitoire ; les uns à l'état d'Esprits, libres dans l'espace, les autres revêtus d'une enveloppe périssable, mais passant alternativement d'un état à l'autre, la mort n'étant qu'un temps de repos entre deux existences terrestres.

« Progrès infini : Justice Eternelle, Sanction morale ; l'âme, libre de ses actes et responsable, crée elle-même son avenir ; suivant son état moral, les fluides grossiers ou subtils qui composent son périsprit et qu'elle a

attirés à elles par ses habitudes et ses tendances, ces fluides soumis à la loi universelle d'attraction et de pesanteur, l'entraînent vers les globes inférieurs, vers les mondes de douleur où elle souffre, expie, rachète le passé, ou bien la portent vers les sphères heureuses où la matière a moins d'empire, où règnent l'harmonie, la félicité; l'âme, dans sa vie supérieure et parfaite, collabore avec Dieu, forme les mondes, dirige leurs évolutions, veille aux progrès des humanités, à l'accomplissement des lois éternelles. »

De toutes ces pages se dégage, on le voit, à en juger par ce simple et brillant spécimen, une morale si pure, si élevée, si consolante surtout, qu'elle nous paraît digne de devenir comme la Bible de tous ceux qui n'ont pas été conquis par les désolantes tendances de l'épicurisme grossier, qu'on s'efforce depuis plusieurs années déjà de propager au sein des masses en de certains milieux. *La Dépêche*, de Tours.

Enquête sur l'occultisme à Paris : Deux occultistes, MM. Verleye, dessinateur, et Marestan, homme de lettres, se proposent de faire une enquête sur l'occultisme à Paris, destinée à former la matière d'un volume illustré, à paraître prochainement. Au cours de cet ouvrage, à la fois littéraire et scientifique, à part des interviews de personnalités, seront décrites toutes les expériences qu'ils auront été à même de constater, comme les théories ou les pratiques qui, par leur originalité, mériteront d'être mentionnées. Ils prient donc les personnes qui s'intéressent à la question comme amateurs, scientifiques ou professionnels, susceptibles de leur faire part d'anecdotes, de cas intéressants ou de leur soumettre des expériences curieuses, de vouloir bien se mettre en rapport avec eux. Cette invitation s'adresse également aux somnambules, sujets, devins, guérisseurs, spirites, etc.

Adresser les communications à M. Jean Marestan, 84, rue Lamarck, à Paris.

Three Jubilee Lectures
Trois conférences a l'occasion de l'anniversaire
par Peebles

Les spiritualistes américains, devenus légion, ont tenu à fêter, à cinquante ans d'intervalle (comme on l'a fait en France), au jour et sur le lieu même où s'étaient produites les fameuses manifestations des Esprits, le grand événement, encore trop peu connu, qui, nous n'en pouvons douter, sera tenu par la postérité pour le fait capital du dix-neuvième siècle, au point de vue moral, social et sans doute aussi scientifique.

En présence de nombreux pélerins, venus de tous les points de l'Amérique, le vénérable patriarche du spiritualisme, Dr J. Peebles, bien connu par ses importants travaux et son dévouement de la première heure à la grande cause, a pris la parole et a retracé éloquemment l'histoire des luttes passées et l'avenir magnifique que la nouvelle révélation apporte aux hommes de bonne volonté.

A l'issue de la cérémonie, une magnifique couronne de roses et de palmes a été

déposée au seuil de l'humble cottage de Hyderville, nouveau Bethléem du nouvel Evangile, et la bénédiction des pélerins a été donnée par le révérend George W. Kates, de Rochester, la ville où la famille Fox a commencé la prédication, et essuyé dans des réunions publiques le feu des premières railleries, des premières haines, qui attendent toujours les défenseurs de la Vérité, quand elle est en opposition avec la routine et l'erreur générale.

C'est le discours prononcé à cette occasion par le Dr Peebles, joint à une conférence faite par lui à Rochester, et à une autre lue le 19 juin 1898 au Congrès spiritualiste de Londres, qui forment la matière de la petite brochure publiée en souvenir du « Golden Jubilee » et qui est de nature à intéresser tous ceux qui suivent la marche du progrès.

En première page nous remarquons deux photographies intéressantes, l'une du vénérable Dr Peebles, l'autre, émouvante dans sa simplicité, de la maisonnette en planches, sans étage, et si célèbre aujourd'hui dans tout l'univers, demeure des Fox.

Dans son premier discours, l'auteur dit avoir parcouru les pays les plus variés, les îles du Pacifique, les montagnes de la Nouvelle-Islande, l'Inde des Rajahs, l'Egypte et ses pyramides. Il a médité dans les temples d'Elephanta, sur les ruines d'Athènes, de Pompéi, sur le mont des Oliviers et dans les temples du Yucatan. Nulle part il n'a trouvé de peuple sans culte, sans visions, sans manifestation des Esprits ; nulle part aussi les ruines les plus majestueuses des cultes disparus n'ont éveillé dans son cœur un écho plus retentissant que celui des raps, des faibles et vulgaires raps qui, partis d'Hyderville, annoncent près de nous la présence de nos chers disparus.

C'est des plus faibles causes, dit-il, que sont sortis les plus grands effets ; une pomme a fait connaître à Newton les lois qui régissent l'immensité des mondes ; une marmite laissant échapper un filet de vapeur a donné des ailes aux transactions humaines, et une force colossale au faible bras de l'homme. C'est d'une étable qu'est sorti le Messie, c'est d'une pauvre cabane que vient de sortir la Vérité, la grande, la consolatrice Vérité, que le tombeau n'a plus de mystère et la mort plus de réalité.

Puis, s'attachant aux premières objections qui furent faites, le Dr Peebles montre que l'opposition ne vient que de l'ignorance, que les faits actuels, dont l'évidence est aujourd'hui bien établie de qui veut voir et savoir, ne sont que la mise en jeu de forces naturelles, existant de tout temps, mais inconnus jusqu'à nos jours, au moins du grand public, qu'il n'y a rien de surnaturel, que le miracle n'existe pas, que tout s'explique, et que l'ignorance seule ne voulant pas reconnaitre sa faiblesse, préfère admettre que Dieu se contredit et se déjuge. Et s'élevant sur les hauteurs métaphysiques que la science de nos jours entrevoit déjà, le Dr Peebles montre que le réel n'est pas ce que nous voyons, la matière contingente qui tombe sous nos sens, mais que le réel est l'invisible, le nécessaire, ce qui ne change pas, ce qui dirige tout, en un mot l'Esprit, ou en un autre mot Dieu.

Existant réellement et consciemment, nous sommes Esprits, c'est-à-dire émanation de Dieu, chargés par lui de travailler à la fois comme ses ouvriers à l'amélioration du monde physique et matériel, et à l'amélioration de notre état spirituel par notre développement moral, ce qui entraîne comme conséquence, suivant la loi de justice, notre élévation dans la hiérarchie des Esprits.

Les médiums sont les intermédiaires chargés de nous faire toucher du doigt par la preuve expérimentale l'existence du monde qui ne tombe pas sous nos sens. Comme

tous les instruments ils peuvent être bons ou mauvais, justes ou faux. Etant Esprits eux-mêmes, ils sont libres, et ne peuvent s'en prendre à Dieu des insuccès et des épreuves physiques et morales par lesquels ils passent. C'est par la connaissance approfondie des lois et leur développement moral qu'ils deviendront des instruments parfaits. L'esprit de vérité passant par un instrument mauvais ou faux devient l'Esprit de l'erreur ou du mal.

Le Dr Peebles retrace ensuite les premières difficultés du début, l'opposition systématique, haineuse, menaçante, provenant à la fois des Eglises, des savants blessés dans leur orgueil, et des ignorants dérangés dans leur indifférence.

Il termine en invitant tous les spiritualistes à la concorde, la seule force réelle, d'autant plus nécessaire que les années se passent et qu'ayant montré au monde l'existence d'une vérité nouvelle il s'agit maintenant sous les regards défiants et moqueurs de montrer que cette vérité est utile, qu'elle est bonne, qu'elle est grande et qu'elle est salutaire.

Le deuxième discours s'occupe de rechercher ce qui a été fait pendant les cinquante premières années écoulées. Le passé sème et l'avenir récolte. Demain est fait d'aujourd'hui. Le chemin parcouru est certainement remarquable, mais sortons du trouble inséparable des origines, et préparons la voie du Seigneur pour qu'elle ne soit ni courbe, ni raboteuse. C'est l'abus de l'autorité en matière religieuse qui a créé le doute et le matérialisme ; c'est des bûchers du moyen âge qu'est fait l'échafaud des révolutions. Ne tombons dans aucun excès. Deux abus sont à éviter ; absence de direction et trop de direction. Le spiritualisme est chose sérieuse qui ne doit pas être traitée à la légère ; évitons la curiosité vaine qui n'attire que les esprits frivoles ; mais évitons aussi le dogmatisme rigide, enfant de l'orgueil, qui mène avec lui des Esprits non moins dangereux, car ils sont plus hypocrites. Le spiritualisme est une religion et doit être respectable à ce titre, mais il est aussi une science et sous ce rapport doit admettre toute discussion conduite suivant les règles de la raison et de la courtoisie. En un mot on peut dire de lui qu'il est la Religion de la science et en même temps la science de la Religion.

La base de la science religieuse est Dieu, non le Dieu vague des panthéistes qui étant tout n'est rien par le fait, ni celui des sectaires, doué de toutes les passions humaines : la colère, la vengeance, le repentir, etc. Le Dieu que nous font connaître les Esprits est avant tout conscient de lui et de l'œuvre qu'il dirige, il est par conséquent personnel : l'Esprit par excellence infini dans toutes les perfections.

L'homme, a-t-on dit, est un animal religieux. Cette définition est incorrecte. L'essence de l'homme n'est pas l'animal, c'est l'Esprit. On doit donc dire que l'homme est un Esprit dans un corps qu'il anime.

Le spiritualisme enseigne les destinées de l'homme, il lui apprend ce qu'il doit faire pour se rapprocher de Dieu, le but suprême, en se rapprochant d'abord de ses frères par la charité et l'amour. Il enseigne que Dieu, infiniment bon, ne peut vouloir le malheur éternel des créatures qu'il a créées, que le mal est l'œuvre de l'homme en contradiction avec la loi de Dieu, qu'il ne dépend que de lui d'être heureux ou malheureux, mais qu'aidé par ses frères plus élevés il ne peut manquer d'arriver tôt ou tard à ce bonheur qui lui est promis.

Le Dr Peebles propose pour éviter le piétinement sur place, ou même le recul, que les spiritualistes admettent dès maintenant une déclaration des principes sur lesquels ils entendent gouverner leur existence, afin de pouvoir l'opposer aux diffé-

rents pouvoirs qui ne veulent voir dans leur croyance que le résultat d'actions incohérentes et divergentes tendant vers un but stérile ou mauvais.

A la veille de l'Exposition Universelle de 1900, où les spiritualistes du monde entier se proposent d'unir leurs efforts et d'adopter un corps de doctrine, il est intéressant, croyons-nous, de connaître l'exposé lu aux Américains par le Dr Peeble. En voici un extrait :

« *Négativement.* Nous ne croyons pas en un Dieu à forme humaine, colère et jaloux.

« Nous ne croyons pas à la chute de l'homme dans un jardin.

« Nous ne croyons pas que la Bible ait été inspirée dans son entier.

« Nous ne croyons pas à la Trinité de Saint Athanase.

« Nous ne croyons pas au diable personnel.

« Nous ne croyons pas à l'expiation de nos péchés par un autre que nous.

« Nous ne croyons pas à un jugement général futur :

« Nous ne croyons pas à la résurrection du corps physique.

« Nous ne croyons pas à un enfer éternel.

« Nous ne croyons pas que les clefs du ciel aient été confiées à un homme vivant parmi nous ».

« *Affirmativement.* Nous croyons que la pierre fondamentale du spiritualisme est l'Esprit, se manifestant par la vie, l'intelligence et l'énergie à travers la matière, suivant des lois invariables.

« Nous croyons que l'homme est le couronnement de la nature, le lien entre l'ordre physique et l'ordre spirituel.

« Nous croyons que l'homme est triple et se compose d'un corps physique, d'un corps spirituel et d'un Esprit conscient, qui est l'homme réel.

« Nous croyons que la mort n'est qu'un changement d'état.

« Nous croyons que les Esprits des décédés ont des corps spirituels, sont conscients, ont des facultés et peuvent communiquer entre eux et avec les mortels.

« Nous croyons que le monde des Esprits est partout et qu'il agit sur nous.

« Nous croyons que les sphères spirituelles sont plutôt des conditions que des localités, que les punitions et les récompenses sont la conséquence de lois naturelles, et la base de la situation des Esprits dans l'univers.

« Nous croyons que le salut s'obtient par les œuvres et non par la grâce.

« Nous croyons que l'atome est une incarnation de Dieu qui possède dans son évolution toutes les possibilités.

« Nous croyons en un Dieu personnel et sans forme, et que, les Messies sont des Esprits supérieurs chargés de l'avancement de l'humanité.

« Nous croyons que les messages des Esprits ne doivent être acceptés qu'à titre d'aide discutable mais non d'autorité ».

Il termine en exprimant le désir de voir venir comme aide, à la presse spiritualiste, des médiums officiels contrôlés, des établissements d'éducation et d'assistance, et surtout des cercles privés, à la place des séances publiques qui ont beaucoup d'inconvénients, et surtout que chacun conforme sa vie et sa conduite aux principes si nobles et si fraternels enseignés par les Esprits sérieux.

Dans son troisième discours, le Dr Peebles examine le spiritualisme dans tous les temps et dans tous les pays. Cette étude a déjà été faite bien des fois. On peut néanmoins y glaner encore quelques renseignements. Le professeur Boscawen a déchif-

fré une inscription babylonienne datant de 3800 ans au moins avant Jésus-Christ et qui établit d'une manière incontestable le culte des Esprits des ancêtres et les procédés d'évocations donnés par eux : « Rendez-vous aussi faibles que nous, disaient-ils, et vous participerez à notre vie ». C'est la justification du jeûne des Indiens et de tous les ascètes.

En Egypte le temple de Sérapis était fameux pour les évocations.

Bérose décrit les Dieux babylonéens et chaldéens et la manière de maîtriser ou de chasser les élémentals. Une tablette de Ninive décrit sept grands dieux. Thaïls, Epiménides, Zénon, Socrate étaient inspirés par des génies.

Apulée, Homère, Ulysse, Hésiode, Plutarque, Cicéron, font allusion aux rapports entre les vivants et les morts. Pythagore était initié aux mystères d'Isis.

Minutius Félix, auteur romain du temps d'Octave, parle des Esprits qui, trop attachés à la terre, recherchent les hommes ayant les mêmes vices qu'eux, les poussent au mal et jouissent de leurs erreurs.

Des pères de l'Eglise, Origène, Tertullien, parlent d'une manière non déguisée des communications spirituelles.

De nos jours, Georges Fox, le fondateur du quakérisme, était un medium voyant et auditif ; de même Anne Lee qui fonda le quakérisme, et les Wesleys qui fondirent le méthodisme, furent surtout des médiums inspirés. Rien de grand ne s'est produit en ce monde sans l'intervention des Esprits. G. B.

UNE SÉANCE DE SPIRITISME

Chez les sœurs Bangs de Chicago

Avec le célèbre spiritualiste et conférencier américain, le Dr J.-M. Peebles

Quel est, dit-il, le spiritualiste qui n'a pas entendu parler des sœurs Bangs de Chicago ? Leur médiumnité a donné lieu, tout récemment, à une controverse assez vive dans le journal anglais *Light* de Londres. Il m'importe peu ce que John C, Bundy avec ses idées de parti pris a pu dire d'elles et de tant d'autres médiums, il y a dix ou douze ans ; ce qui est plus essentiel c'est de savoir ce qu'elles sont aujourd'hui et quelle est la valeur de leur médiumnité.

Je n'avais jamais eu l'occasion de voir ces dames ; aussi n'eus-je rien de plus pressé, en passant par Chicago à mon retour de la Californie, que d'aller leur demander une séance de spiritualisme. En arrivant à leur domicile, je fus tout d'abord surpris à la vue des magnifiques portraits peints par les Esprits et qui décoraient les murs de leur salon. Je passai ensuite dans la chambre où ont lieu les séances, avec l'une des sœurs qui me remit un cahier de papier blanc en me disant d'y inscrire telles questions que je voudrais et de les mettre ensuite sous enveloppe cachetée ; après quoi elle me laissa seul dans la chambre parfaitement éclairée par la lumière du

jour. Quand j'eus fini, je la sonnai pour l'avertir que j'étais prêt. Miss Bangs parut aussitôt et me donna plusieurs ardoises en me disant de mettre mon enveloppe, qui ne m'avait pas quitté un seul instant, entre deux de ces ardoises, à mon choix, et de les attacher fortement ensemble. Cela étant fait, je plaçai une troisième ardoise au-dessus des deux autres en attachant solidement le tout.

Nous posâmes nos doigts sur les ardoises et après quelques instants, elle me dit ; « Je vois la lettre L au-dessus de votre tête » ; puis, un peu plus tard : « je vois maintenant le nom de Léonard ». (C'était le nom d'un de mes frères mort, auquel étaient destinées les questions sous enveloppe). Elle vit aussi d'autres noms et me donna des preuves remarquables de clairvoyance.

Enfin, elle me dit : « Ils ont répondu à vos questions ».

Je pris les ardoises, les déliai, ouvrit l'enveloppe dans laquelle je trouvai les pages pleines d'écriture, répondant non seulement à mes questions, mais me donnant en outre des messages d'un ordre très élevé et ayant rapport à des sujets qui n'étaient nullement dans mon esprit. Je dois ajouter que j'ai exercé un contrôle minutieux et constant de tous les mouvements du médium depuis le commencement de la séance jusqu'à la fin ; que toutes les opérations dont je viens de parler, je les ai faites moi-même et que tout moyen de fraude était matériellement impossible,

Ceci réduit donc à néant toutes les calomnies et les poursuites malveillantes dont elles ont été l'objet depuis quelque temps, et je déclare que, la médiumnité des sœurs Bangs appartient à un ordre absolument pur, et ne peut être mise en doute. *Signé* : J.-M. PEEBLES M. D.
Battle Creek-Michigan. C. M.

REVUE DES PUBLICATIONS ITALIENNES ET ESPAGNOLES

Revista di Studi Psichici (Turin, avril 1899). — Sommaire : Anniversaire de la mort d'Ermacora, fondateur de la *Revue*. – Un cas de télépathie, conté par CLOVIS HUGUES.. — La base expérimentale de la doctrine de la réincarnation, C. VESME, CARL DU PREL, GENERINI. — Effluviographie, LIVIO SILVA. — L'affaire Dreyfus et la science occulte, article relatant, en autres choses, la visite de Papus au mage Enoch. Nous en donnons un résumé, *à titre de curiosité*. Le mage, consultant ce qu'il appelle les clichés de l'astral, c'est-à-dire les images indestructibles de ce qui fut, lui dit que Dreyfus est coupable et que ce fut seulement pour obéir au grand rabbin, l'adjurant de sauver sa race, qu'il soutint toujours et quand même son innocence. Il prédit la nouvelle condamnation de Dreyfus en juillet (*la Revue* est d'avril), à trois mois de prison comme complice. Du Paty de Clam « verra un nuage éclater sur

sa tête »; trois arrestations de hauts personnages seront faites. Esterhazy restera prudemment à l'étranger. L'avenir nous en dira davantage.

La Ricerca (Milan, avril 1899). — Sommaire : A propos d'une fédération spirite. — La théosophie hermétique. — Ermacora. — Le corps astral et la musique (de Rochas), avec deux photographies de Lina montrant les émanations fluidiques.

Constancia (Buenos-Ayres, mars, avril, mai 1899). — *Constancia*, qui parait toutes les semaines, est une des meilleures revues que nous connaissons. Elle publia dernièrement une remarquable série d'articles de controverse, sous le titre : « A un jésuite », avec les réponses de l'adversaire; une grande lumière jaillit de cette lutte courtoise. Elle publie actuellement la vie de Marie-Magdeleine, par Amalia Domingo Soler, narration élégante autant qu'intéressante, en tous points digne de ce qu'a produit jusqu'ici cet auteur, très avantageusement connu comme l'un des mieux doués et des plus combatifs. — Autres articles remarquables : Les fluides, Allan Kardec. — Nouvelles expériences de Baraduc et de Rochas. — Le socialisme et les catholiques. — Ombre et Lumière. — Dieu et les Dieux. — A signaler, pour tous les numéros de la Revue, les notes de la rédaction, qui effleurent tous les sujets touchant au spiritisme et toujours avec le même bonheur : Le péché originel, L'unité religieuse, La science, le clergé et le spiritisme. — Justice de la Réincarnation, Discours de Cosme Marino, etc.

Hiram Abi (Mendoza (République argentine, mars 1899). — Excellente revue défendant la franc-maçonnerie des accusations d'athéisme et matérialisme si souvent portées contre elle. — Articles notables : La paix et la guerre. — Doctrine maçonnique. — Flammarion intime. — Jésuitisme et libéralisme.

La Revelacion (Alicante, avril, mai 1899). — Cette revue, la plus avantageusement connue en Espagne, donne comme feuilleton une très remarquable étude sur le spiritisme dans l'histoire de la philosophie, à la suite du Théâtre spirite de Eito et du Tremblement de terre, de Sellés. Elle publie également, dans tous ses numéros, la suite des Nuits alicantines, œuvre de critique religieuse. Son sommaire est très intelligemment divisé en sections, doctrinale, philosophique, expérimentale, médianimique, scientifique, etc.

La Verdad (Valparaiso, avril 1899). — Journal nouvellement fondé. — Sommaire Le jugement et la raison, Comte de Das. — Vérité, justice, etc.

Luz astral (Buenos-Aires, mars, avril, mai 1899). — Principaux articles : La civilisation et les Indiens. — La peur et ses effets. — La divination. — A un néophyte, série d'articles sur l'initiation magique.

Verdade e Luz (San Paulo (Brésil) mars, avril 1899). — La punition des suicidés, Sugkammo. — La vie du médium Home (feuilleton). — Le spiritisme en Grèce. — Pourquoi le Christ s'est-il fait homme. — Le clergé anglais et le spiritisme.

Reformador (Rio de Janeiro, mars, avril, mai 1899). — Pages d'Aksakoff. — Congrès spiritualiste de Londres. — Le spiritisme devant la science, Gabriel Delanne. — Les quatre Evangiles de Roustaing (*in extenso*).

Il mondo secreto (Naples, avril 1899). — Eléments de magie (suite). — L'enseignement occulte, Marcus de Vèze. — Villermozisme, Papus.

Sophia (Madrid, avril 1899). — Revue théosophique. — Problèmes religieux, A. Besant. — Clairvoyance, Leadbeater. — La morale et le panthéisme, Chatterji. Max Muller et la théosophie, H. S. Olcott.

Lumen (Tarrasa (Espagne) avril, mai 1899). — Les frontières de la physique, de

Rochas. — Notes psychologiques, Quintin Lopez. — La pâque cosmique du grand Castelar, qui vient de mourir. — Vulgarisation de la science, G. Gonzalo. — L'idéal religieux, Palasi.

La revue *Lumen*, qui compte quatre ans d'existence, est toujours aussi intéressante ; elle compte au nombre de ses collaborateurs tout ce que l'Espagne et les pays de langue espagnole ont de meilleur comme écrivains spirites.

La Fraternidad (Buenos-Ayres, mars 1899). — Cette revue se présente au public sous une très artistique couverture, représentant le lumineux dégagement d'un esprit. Le texte ne vaut pas moins : La découverte de l'âme, Lombroso converti. Une séance avec E. Paladino, etc.

Revista Espirita (Porto (Portugal) avril, mai 1899). — L'évangile éternel (suite). — Les shakers, les spirites et les chrétiens. — L'oxygène est-il l'esprit de Dieu ? originale interprétation du verset des actes des apôtres : « Parce que de lui (de Dieu), nous vivons et nous agissons et nous existons ».

Philadelphia (Buenos-Ayres, mars-avril 1899). — Excellente revue théosophique, qui ne le cède en rien au *Lotus bleu*. Elle en est à sa première année d'existence seulement, mais nous ne doutons pas qu'elle aura beaucoup de succès, ce que nous lui souhaitons de tout cœur. — Articles remarquables : L'homme, sa nature, ses pouvoirs, A. Besant. — Croyances fondamentales du bouddhisme (suite), A. Arnould. — La trace et la piste, de Rochas. — La charité, Sorondo. — La Baagavad Gita, Burnouf. — Les vivants et les morts, Eliphas Lévi, etc.

Frantz Figuères.

Evolution de l'âme et de la société, par Felipe Senillosa (*Traduit de l'espagnol par Alfred Ebelot*), 1 vol. 3 fr. 50. — M. Felipe Senillosa a réussi à condenser dans ce petit volume un attachant résumé des principales questions qui se rattachent aux sciences psychiques. Après en avoir montré les lointaines origines dès les débuts de l'histoire, et suivi le lent et irrégulier développement à travers les âges, il explique où elles en sont aujourd'hui, depuis que des savants de valeur ont appliqué à ces recherches les procédés précis de la méthode expérimentale.

Il fait voir que les déductions qu'il est légitime de tirer des découvertes déjà faites, loin d'être en contradiction, comme on l'a prétendu, avec la logique et la raison, peuvent servir de base à une doctrine philosophique très cohérente et très solide. Cette doctrine est fort incomplète encore. C'est à l'expérience à fournir les matériaux nécessaires pour la parachever. Il ne s'agit pas d'abandonner le principe fondamental de l'école positiviste, que rien ne doit être admis qui ne soit démontré expérimentalement ; il s'agit de trouver un mode d'expérimentation qui permette d'étudier, avec les ressources que nous offre la matière, ce principe immatériel, ce potentiel spécial et indestructible, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'âme.

Le problème se trouve ainsi clairement, on peut dire carrément posé. M. Felipe Senillosa a tiré de ce point de vue et de la discussion des expériences les plus caractéristiques sur lesquelles il s'appuie, des développements intéressants. Ceux qui sont familiers avec les sciences psychiques liront avec plaisir cette exposition nourrie et brève de leurs propres idées. Ceux qui n'en ont qu'une faible teinture, ou les tiennent même en suspicion, trouveront dans ces pages ce qu'il n'est guère permis, à tout homme un peu curieux des questions de son temps, d'en ignorer.

Le Gérant : Paul LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.